

LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

# le cahier du Samedi

# BALDESSARI

Trois films de l'artiste

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Montréal, samedi 30 novembre 1991

## Place aux francofous!

Sylvain Cormier

AU MOMENT où vous lisez ces lignes, Jean-Louis Foulquier rôde en ville comme un marin en bordée. Il a débarqué jeudi, et il n'est pas difficile à reconnaître. Sous une tuque ou un béret dont il ne se sépare presque jamais se découpe un visage buriné par les embruns de La Rochelle. Il a une tête d'acteur français, quelque chose de Pierre Brasseur et de Lino Ventura, en plus vrai. Une gueule d'aventurier, une voix rocailleuse et un sourire large comme la vie. Il est venu voir les FrancoFolies de Montréal. Ses FrancoFolies.

Jean-Louis Foulquier, c'est d'abord le célébrissime animateur de *Pollen* sur les ondes radiophoniques de France-Inter depuis au moins 15 ans, mais nous le connaissons surtout comme l'instigateur des FrancoFolies. Et comme un passionné du Québec, où il a séjourné plus souvent que le Québécois moyen à Old Orchard. Ne l'oublions pas, c'est en assistant à nos grands rassemblements des années 70 — la Superfrancofête, en particulier — que germa en lui l'idée d'un festival de musique francophone en France. Ce qui n'allait pas de soi dans un pays où l'on croit la langue française tellement inexpugnable que les vedettes anglo-saxonnes y ont carte blanche. Il y a huit ans, pourtant, envers et contre tout, il montait les premières FrancoFolies chez lui, à La Rochelle.

Il fallait le voir rayonner en juillet dernier dans sa charmante ville portuaire (on pouvait difficilement faire autrement, d'ailleurs), omniprésent, omnipotent et un tantinet mégalo, mais tout aussi efficace, chaleureux et disponible. Le culte de la personnalité est nécessaire là-bas, si l'on veut déplacer des montagnes et faire avancer les choses. Mais le rôle lui plaît, visiblement, et il le joue à la perfection. En homme d'action qui n'hésite pas à descendre sur le terrain avec les troupes et le public.

Pas tout à fait à l'image (discrète) d'Alain Simard, qui tient les rênes des FrancoFolies de Montréal pour une troisième année. Diamétralement opposés en surface, ces gailards-là se chauffent pourtant du même bois, brûlant d'une même passion pour la chanson française, liés par un sens aigu de l'organisation. Sans compter un appétit insatiable pour les nouveaux défis.

En ce qui concerne Foulquier, dont les FrancoFolies de La Rochelle ont presque atteint, à l'instar de notre Festival de Jazz, leur degré de croissance maximal, le défi réside dans l'expansion. Après le succès de la franchise montréalaise, la ville de Blagoevgrad, en Bulgarie, accueillait au début du mois ses premières FrancoFolies. On en a peu parlé ici, le Québec y étant honteusement sous-représenté (seul Daniel Lavoie en était). Une belle fête quand même, nous assure-t-on.

Quant à Simard et son équipe, au-delà du pari de départ — présenter un festival en décembre, entre les étrennes et les bancs de neige, c'est déjà jouer gros — le défi de l'édition 1991 des FrancoFolies est au moins double. Il s'agit avant tout d'assurer la survie pure et simple de l'événement, menacée par la récession et les taxes-massues. On n'a pas lésiné sur les moyens : neuf des 27 spectacles en salle sont offerts à 12,50 \$, parmi les plus intéressants : Hubert-Félix Thiéfaine, L'Affaire Louis Trio.

Voir page C-2 : Francofous

### ■ Cheb Khaleb, les mélodies du désert

Page C-8

### ■ Kashtin, l'étape de l'adolescence

Page C-9

### ■ Thiéfaine, le troubadour urbain

Page C-9



Pascale Montpetit

PHOTO JACQUES GRENIER

## PASCALE MONTPETIT

### Un Genie inespéré et inattendu

Nathalie Petrowski

PASCALE MONTPETIT mord sa lèvre inférieure barbouillée de rouge framboise, hésite un instant puis laisse tomber avec accablement : « J'aurais peut-être dû parler en français aux Genies pour afficher mes couleurs politiques et dire que j'étais une indépendantiste mais j'avais tellement l'impression d'être dans un pays étranger où l'on parlait anglais, que naturellement je me suis mise à parler leur langue. » La gagnante du prix de la meilleure interprétation féminine aux Genies cette semaine, baisse le regard, prête à s'excuser.

Ce n'est pas nouveau. Pascale Montpetit passe son temps à s'excuser. Hier soir alors que nous convenions par téléphone de l'heure du rendez-vous, elle s'est excusée de m'appeler aussi tard chez moi. Ce matin dans la salle d'attente du journal, elle s'est excusée à nouveau en promettant de ne plus jamais appeler quelqu'un pour le travail passé une certaine heure. Et maintenant que nous sommes attablées à un café, elle continue de s'excuser : de tout et de rien. De ne pas produire des réponses assez claires, de me lire à voix haute les pensées qu'elle a notées dans son cahier ce matin, d'avoir mis un chandail rose bonbon, d'être légèrement décoiffée, d'avoir oublié de se maquiller. Plus polie que ça, l'ouvres une école de bonne manières.

Vous l'avez peut-être deviné, Pascale Montpetit n'est pas tout à fait le genre de fille qui se prend pour une autre. Elle a beau avoir été la reine à Toronto l'autre soir, une fois descendue de l'avion Cendrillon a tout de suite voulu regagner le silence de sa modeste citrouille. Ce n'est pas pour rien qu'elle ne cesse de vanter les mérites de la mouffette. « Une mouffette dit-elle, n'essaie pas d'être un lapin, elle se contente d'être une mouffette, quitte à être la plus belle mouffette et la meilleure mouffette sur terre. » La prétention très peu pour elle. Le travail par contre, aucun problème. Tant qu'elle travaille, tant qu'elle bouge, tant qu'elle avance, Pascale Montpetit est dans son élément.

Avec ses grands yeux candides et

son visage de pleine lune, avec cette manière de marcher carré comme un bûcheron, Pascale Montpetit est une sorte d'hurluberlu sympathique échappé d'un roman de Réjean Ducharme. Elle est surtout une excellente actrice de 31 ans, probablement une des meilleures de sa génération. Qu'elle manque un tant soit peu de confiance en elle ne fait qu'ajouter au charme et à la fraîcheur qui se dégage de sa petite personne, née avec trois autres sœurs à Montréal-Nord d'une mère avocate et d'un père psychiatre.

À 31 ans, Pascale Montpetit prétend qu'elle n'a pas de temps à perdre parce que la vie est courte et qu'il faut la vivre sans se faire chier ni accepter de faire des petites choses en attendant de faire les grandes. De grandes choses, elle en a fait plusieurs déjà, dont le rôle de Benita dans *Des restes humains non identifiés*, celui de Ines Pérée dans la pièce de Réjean Ducharme au TNM, celui d'Ophélie dans *Hamlet machine* de Carbone 14, sans compter sa participation aux autres spectacles de Carbone 14 dont *Le rail* et *Le dortoir*. Finissante du Conservatoire d'art dramatique en 85, elle a obtenu le Prix Jan Doat pour « l'ensemble de sa jeune oeuvre » avant de décrocher dans *H*, le film qui lui a valu son Genie, le rôle de Michelle, une héroïne tenue en captivité par l'homme qu'elle aime et qui a décidé un beau matin d'en finir une fois pour toutes avec leur intoxication commune.

Quand Pascale Montpetit s'est pointée à Toronto en 1989 pour l'audition de *H* devant le réalisateur Darrel Wasyk, elle était à quelques jours d'un départ pour la Pologne. Pour toute photo, elle tendit sa passe de métré et un curriculum écrit à la main ce matin-là. Le réalisateur sut immédiatement qu'il avait trouvé son personnage. Qu'importe si elle parlait un anglais approximatif, elle était le genre d'actrice qu'il cherchait : de celles qui n'ont pas de pudeur, ni de retenue, de celles qui vont jusqu'au bout et parfois même un peu plus loin.

Pascale Montpetit vient d'ouvrir un cahier où elle a noté certaines maximes qui résument mieux qu'elle sa pensée. La première est la réflexion

Voir page C-2 : Montpetit

## Les 40 ans du Nouveau Monde

### L'histoire d'une résistance

Robert Lévesque

QUI n'est pas allé une fois dans sa vie au « TNM » ? Pour ceux qui fréquentent les théâtres, depuis peu ou depuis « le temps du Jésus et de l'Orphéum », le TNM est, à toujours été, sera encore, quelque chose comme le théâtre des théâtres, celui dont on attend le plus, celui où on entre avec le plus de respect; dans des pays où la culture est assumée, ce serait un « théâtre national » avec les bons et mauvais côtés d'un tel statut, ce serait la première scène du pays, celle qu'un comédien rêve d'atteindre un jour, qu'un auteur désire envahir, qu'un metteur en scène « reçoit »...

Sans l'être, le Théâtre du Nouveau Monde c'est quand même aussi cela, un théâtre national. Sans l'appellation, sans l'infrastructure, hélas sans les budgets généreux des pays si cultivés, le TNM, qui a 40 ans et plus d'un mois, est la première scène... du Québec. C'est notre « théâtre d'état », celui qui signifie la reconnaissance, la réussite, le grand défi, mais aussi le grand écueil, la catastrophe, ces lieux magiques où se rencontrent et la bourgeoisie et l'audace, et le grand texte et la jeunesse, et le meilleur parfois et parfois le pire.

Il est remarquable qu'une compagnie de théâtre ait réussi à maintenir ainsi, depuis le 9 octobre 1951, sa fonction de « point de mire » de la vie théâtrale. Dans le contexte d'un soutien d'état timide, qui ne fait pas de cadeau à la qualité, qui met au

même rang un théâtre voué aux grands textes et à l'art et un autre théâtre qui affiche des succès commerciaux éprouvés ailleurs, la vie et la survie du TNM sont une affaire de courage, d'entêtement, de débrouille et de passion. Une résistance au découragement.

Ces qualités étaient déjà au coeur du démarrage du TNM au début des années 50. À cette époque, celle de la grande noirceur duplessiste, c'est sans le sou (ils empruntèrent chacun 500 \$ à la banque) et sans aide gouvernementale que les Jean Gascon, Jean-Louis Roux, Robert Gadouas, Georges Groulx et Guy Hoffmann se lancèrent dans l'aventure d'installer un théâtre professionnel à Montréal, où l'on n'avait vu jusque là que des essais éphémères, compagnies qui avaient tenu le coup quelques saisons, la Compagnie du Masque de Charlotte Boisjoli et Fernand Doré, ou le Théâtre Marist (Aario Marist, qui a dirigé une école de théâtre toute sa vie, vient de mourir ces derniers jours); il y avait le Rideau Vert qui venait d'ouvrir rue Drummond une petite salle pour le boulevard léger, il y avait eu l'Arcade, rue Alexandre-de-Sève, où le gros boulevard régnait, etc., mais c'est des « Compagnons » du père Legault, une troupe d'amateurs issue du collège Saint-Laurent, que le TNM releva l'héritage, et continua le combat théâtral.

Les Compagnons, qui fermèrent boutique après 15 ans d'existence (1937-1952), laissant la place au TNM,

Voir page C-2 : TNM



Guy Hoffman joue *Le malade imaginaire* en 1956.

PHOTO HENRI PAUL



## Les Choses d'un jour

Gilles Archambault

roman 156 pages 17,95 \$

Une œuvre de maturité, pleine à la fois de gravité et de douceur.

«... L'Archambault nouveau saura plaire aux lecteurs fidèles qui se sont attachés à la parole intime de l'écrivain...»

Réginald Martel, *La Presse*

# Boréal

le cahier du **Samedi**

◆ **Montpetit**

xion d'un maître zen qui dit : si je vous invite à vous promener tout nu, vous n'avez pas besoin de le faire si vous êtes prêt à le faire mais si vous n'êtes pas prêt, faites-le. Pascale Montpetit ne se contente pas d'apprécier le conseil, elle en a fait un mode de vie. « Dans le travail par exemple, il y a des choses qui ne sont plus nécessaires d'essayer si on les connaît déjà, si on les a déjà expérimentées. Le but de la manoeuvre dans la création comme dans la vie c'est d'essayer des choses que l'on n'a jamais faites. Dans le fond c'est d'aller un peu contre soi-même. La vie pour moi a toujours été une affaire d'essai et d'erreurs. »

Vers l'âge de 17-18 ans, Pascale Montpetit a ainsi abandonné les arts visuels malgré un talent indéniable pour la chose et s'est dirigé vers le théâtre. Pourquoi ? « Parce que je suis une très grande solitaire. Quand je passe une heure avec quelqu'un, il faut après que je passe au moins quatre heures seule. J'avais peur avec les arts visuels de m'enfoncer dans l'isolement, de me couper des gens. C'est pour cela que je suis allée vers le théâtre, pour me retrouver avec le monde. Ce fut une bonne décision dans la mesure où je me suis rendue compte que les autres me stimulaient énormément. » Cela ne l'empêcha par la suite de partir pendant des semaines toute seule en Inde et en Égypte. De partir là où personne ne la connaissait, là où il n'y avait aucunes attentes, aucun préjugés à son sujet.

Non pas que Pascale Montpetit ait peur de ce que la rumeur publique pense d'elle. Les gens peuvent bien penser ce qu'ils veulent, personne ne l'empêchera de mener sa barque comme elle l'entend, de refuser par exemple qu'un agent s'occupe d'elle, ou encore de se rendre à une audition pour un commercial de Bell Canada et de décider en plein milieu de sa réplique de quitter les lieux parce qu'elle n'est plus capable de s'endurer. « J'ai pas fait exprès, s'excuse-t-elle. La fille de l'agence de publicité m'avait dit de m'habiller en ma-

dame. C'est la pire chose à me dire. J'en mets toujours trop : trop de rouge à lèvres, trop de bleu sur les yeux, trop de talons hauts. Le texte devait être comique. Sur place, il ne l'était plus. Plus je le jouais, plus je déprimais, plus je me trouvais lamentable. La fille pendant ce temps-là me chuchotait d'être positive. À un moment donné je me suis levée, j'ai regardé la table complète de représentants de Bell Canada devant moi et je me suis mise à marcher de reculons jusqu'à la sortie. Ils ont dû me trouver complètement folle ! ». Ils ont eu tort. Pascale Montpetit n'est pas folle, juste un tantinet anarchiste, juste un tantinet excentrique.

L'année prochaine, la comédienne sera de la distribution régulière de *Ciel variable*, une nouvelle série à Radio-Canada écrite par Michel D'Astous et Anne Boyer. Elle y incarnera le personnage de Mireille Tanguay, une fille d'entrepreneur en guerre contre un groupe d'écolos qui s'opposent à l'ouverture d'un centre de ski dans la région de Bromont. Le rôle va à l'encontre de ses principes écologiques et de ses inquiétudes planétaires. Elle l'a signalé au réalisateur, histoire de remettre les pendules à l'heure, après quoi elle a signé son contrat. « C'était important pour moi de le dire, de faire valoir mes objections morales, de me dédouaner quoi. Pour le reste, j'ai compris que ce n'était qu'un rôle et que je n'avais aucune raison de me priver de cette expérience de télévision. Si d'ici un an, ça ne fait pas mon affaire, je pourrais toujours m'en aller. »

Pascale Montpetit n'a aucune idée de ce que l'avenir lui réserve. Son prix aux Genies n'a pas encore changé sa vie ni fait pleuvoir les offres de Hollywood. Elle doit jouer au Théâtre d'Aujourd'hui dans *Le conte d'hiver* de Anne Legault en janvier prochain. Elle ne prévoit toujours pas engager d'agent pour défendre ses intérêts, ne serait-ce que parce que tous les acteurs le font et que Pascale Montpetit préfère être à contre-courant que de faire comme tout le monde. Cela dit, elle aurait beau essayé d'être comme tout le

monde, mon intuition me dit qu'elle n'y arriverait pas. Heureusement pour elle et pour nous !

◆ **TNM**

avaient été le terreau de la compagnie pour laquelle Jean Gascon et ses camarades qui se réunissaient « au 400 », un restaurant bu boulevard Dorchester, avaient les plus grands espoirs. Les débuts du TNM, dans la salle du Gesù, rue Bleury, le 9 octobre 1951, sont de l'ordre de l'histoire. C'était *L'Avare* qu'on jouait, Jean Gascon était Harpagon, il y avait Denise Pelletier, Guy Hoffmann, Sutto, Ginette Letondal, Jean-Louis Roux, Gabriel Gascon, et ce fut un triomphe. Jean Hamelin écrira dans *Le renouveau du théâtre au Canada français* en 1961 qu'il s'agit désormais de « la date-repère ».

Chez les Compagnons du père Legault, Gascon et Roux s'étaient colportés au répertoire, mais c'est à Paris qu'ils iront, tout de suite après la guerre, perfectionner leurs intuitions, leur métier. Dès la première « réunion » du TNM, le 1er août 1951, « dans le contrôle de droite du Théâtre du Gesù », ils prendront le leadership d'une troupe qu'ils veulent brillante, et qui va à l'être peu à peu. Ouvrant avec Molière, l'auteur-fétiche jusqu'à aujourd'hui, le TNM des débuts connaîtra d'ailleurs ses seuls grands succès avec *L'Avare*, *Le malade imaginaire* (94 représentations), *Les Trois farces* (87 représentations), *Tartuffe* (39 représentations). Les autres pièces, durant les premières saisons, sont de drôles de choix, hétéroclites, loin des grandes oeuvres : un Priestley, un Jean de Harlog, *Le corsaire* de Marcel Achard, *La cuisine des anges* d'Albert Husson, etc., des choix qui ne placent pas très haut la barre et qui montrent une certaine incohérence artistique, qui va hélas perdurer et maintenir le TNM dans un certain éclatisme. À l'approfondissement de l'oeuvre d'un auteur (sauf Molière), on va toujours préférer le grappillage.

*Le Dindon* en 1960, et *L'Opéra de Québec* que Gascon joue et met en scène en 1961, seront les seuls triomphes TNM hors Molière à cette épo-

que. Le Feydeau connaîtra 82 représentations pour près de 60 000 spectateurs, et le Brecht-Weill connaîtra 68 représentations (pour 31 051 spectateurs).

En 1958, le TNM crée *Le Temps des lilas* de Marcel Dubé. À l'exception d'une pièce d'André Langevin (*L'Œil du peuple*) qui ne remporte aucun succès, c'est la première « création » du TNM, à la septième saison. Il y aura plus tard, ici et là à raison d'une pièce par deux ou trois saisons, des créations de François Moreau, André Laurendeau, Jacques Languirand, Félix-Antoine Savard, Anne Hébert, Jacques Ferron, Guy Dufresne, Roch Carrier, mais ce n'est que dans les années 70, avec les créations de Claude Gauvreau signées Jean-Pierre Ronfard, et maintenant avec les Réjean Ducharme revisités par Lorraine Pintal que le TNM approfondira et frôlera l'audace, et sera à ces occasions-là le véritable « théâtre national » où les grands auteurs du lieu sont portés, servis, offerts. Autrement, la maison a toujours été, d'abord et avant tout, conservatrice, traditionnelle, privilégiant le répertoire sûr.

Sous la direction de Jean-Louis Roux, qui prend la barre lors du départ fracassant de Gascon en 1966 (il le voulait le « théâtre national », le soutien financier adéquat, et il ne l'a pas eu; il s'est exilé à Stratford), les audaces seront plutôt d'ordre « poétique », comme l'une des rares audaces que Gascon avait lui-même signées avec *Venise sauvée* de Morvan Lebesque en 1958 : spectacle magnifique, disent depuis ceux qui « y étaient », mais sales vides.

Jean-Louis Roux, le second capitaine du vaisseau, qui restera 16 ans à la barre, fera du TNM une maison « grand genre » (on y jouera Claudel, dont *Le soulier de satin* et la trilogie des Coûfontaine), et on offrira des grands spectacles dont certains furent remarquables (*Le Rhinocéros* d'Ionesco à Port-Royal où la compagnie s'installe à la fin des années 60, *La Nuit des rois* dans les décors de Pellan en 68, *Homme pour homme* de Brecht mis en scène par Jean-Marie Serreau, *Equus* de Peter Shaffer, *Le Balcon* de Genet par Brassard, etc.).

Dans la « légende » du TNM on re-

tient bien sûr des grands moments de théâtre comme *Mère Courage* mis en scène par le regretté John Hirsch où Denise Pelletier et Dyne Mouso (les plus grandes comédiennes à avoir joués au TNM) demeurent à tout jamais inoubliables pour ceux qui allèrent à l'Orphéum cet hiver-là de 1965; on retient aussi l'Agnès de Geneviève Bujold dans *L'École des femmes* en 65, le Lorenzaccio d'Albert Millaire, François Rozet dans *La dernière bande* de Beckett, le strip-tease de Luce Guilbault dans *Les Oranges sont vertes*, Gascon et Denise Pelletier dans *Long voyage vers la nuit*, les manifestants qui tentaient d'interdire les représentations des *Fées ont soif* en 1978, etc.

Peu à peu, vers la fin des années 70 et le directorat de Roux, le TNM s'est mis à offrir des spectacles qui, pour toutes sortes de raisons, ont éloigné le public de la salle de la rue Sainte-Catherine (l'ex-Comédie-canadienne que la compagnie avait achetée). *L'Hippocampe*, *Andorra*, *Fêtes d'automne*, *Le couple : combats singuliers*, *La statue de fer*, *Le tir à blanc*, *Cul-de-sac au septième ciel*, des oeuvres discutables, des mises en scène faibles, des distributions lâches, on ne retrouvait plus la « qualité TNM » des grandes années.

Avec le départ de Jean-Louis Roux en 1982, le TNM, plutôt mal en point, a dû affronter la pire crise de son histoire. C'est là qu'arrive Olivier Reichenbach, le troisième « patron » du TNM, si l'on excepte la courte parenthèse d'André Pagé, nommé pour succéder à Roux mais qui meurt avant de diriger une saison. Reichenbach, arrivé de France dans les années 60, avait été régisseur au TNM et y avait fait ses débuts de metteur en scène avec *Désir sous les armes* en 1971. Il connaissait la compagnie de l'intérieur. Il va lui faire traverser la crise et, malgré la vente de l'édifice de la Comédie-canadienne et le retour à l'état de locataire, il va redynamiser la compagnie.

À l'automne 84, au creux de la crise, Reichenbach annule une saison. Il ne trouve auprès du gouvernement péquiste aucun soutien senti, aucune chaleur, aucune intention annoncée de faire du TNM une grande compagnie nationale, et c'est tout juste qu'il obtiendra une subvention accrue après avoir failli crever de sa belle mort. Mais Reichenbach, retrouvant l'ardeur des débuts, relance le TNM à l'automne 85 avec *L'Avare*, et peu à peu, malgré quelques couacs comme *La Cuisine* de Wesker, il va réussir la renaissance en

allant chercher une nouvelle génération de metteurs en scène; René Richard Cyr va étonner avec *Bonjour, là, bonjour*, Yves Desgagnés va séduire avec *Play Stribdberg*, de Dürrenmatt, Robert Lepage va attirer des foules avec *Songe d'une nuit d'été*, André Montmorency va briller avec un *Malade imaginaire*, et Pintal va nous terrasser avec *Ha! Ha! et Ines Pérée* et *Inat Tendu*.

Ce qui redonne vie au TNM, malgré des échecs majeurs avec des chefs-d'oeuvre (*Phèdre*, *Don Juan*, *Hamlet*), c'est le cheptel d'acteurs. Normand Chouinard a relevé la succession des « premiers comiques » et Raymond Bouchard celle des grands rôles mollièresques, à l'image d'un Guy Hoffmann. Anne Dorval est une aussi belle et bonne Agnès que Bujold. Un temps, Reichenbach a pensé qu'il pourrait établir une vraie compagnie d'acteurs. Les conditions étant ce qu'elles sont, budgets serrés, absence d'un véritable soutien de Québec ou d'Ottawa pour faire du TNM la grande machine qu'elle devrait (qu'elle pourrait) être, on abandonna l'idée. On ne peut même pas imaginer que le TNM joue en alternance... C'est beau et rare lorsqu'un spectacle peut dépasser une troisième semaine de représentations. Il faut parfois interrompre un succès pour faire place à ce qui sera un four... Et les gouvernements ne pensent à vous que pour vous rappeler que faire trois déficits en ligne... c'est la mort; et pour continuer de vous subventionner ils veulent avoir d'avance vos titres, vos dates, vos coeurs...

Une seule chose fait constance dans l'histoire du TNM, depuis 40 ans. La résistance. Pour maintenir un théâtre de qualité, il faut se battre. Voilà une compagnie importante, qui a fait ses preuves, qui a bien sûr ses échecs comme n'importe quelle compagnie de théâtre (ce métier est éphémère et périlleux), qui peut à juste titre revendiquer le statut de première scène du pays, mais qui doit se contenter de survivre dans un régime de gouvernements insensibles, suspendue à la distribution égalitaire des sous gouvernementaux qui vont en sommes à peu près égales aux compagnies qui jouent Neil Simon, et à celle qui persiste à jouer Shakespeare, Molière, Brecht, Beckett et Ducharme.

Le prochain directeur artistique du TNM (Reichenbach quitte en juin 1993) devra être un batailleur, un résistant.

Après deux cents ans, on en chante encore les louanges.



Mozart. Pour exprimer toute la gamme des émotions, aux mots il préfère les notes.

Le 5 décembre 1991, pour commémorer le 200<sup>e</sup> anniversaire de la mort de ce grand maître, l'Orchestre symphonique de Montréal interprétera, sous la direction de Charles Dutoit, la Messe de Requiem de Mozart ainsi que son Concerto pour clarinette, en la basilique Notre-Dame.

À titre d'un des plus importants fabricants du monde en matière de systèmes de télécommunications, Northern Telecom est fier de commanditer cet hommage à Mozart.

Mozart. Un grand maître de la communication sous l'une de ses formes les plus nobles, la musique.

nt northern telecom  
NOTRE TECHNOLOGIE RELIE LE MONDE

**VERDI MESSA DA REQUIEM**

Maureen Browne soprano  
Gabrielle Lavigne mezzo-soprano  
William Neill ténor  
Bernard Turgeon basse

L'Orchestre symphonique de McGill  
Les Choeurs de McGill

Timothy Vernon chef d'orchestre  
Iwan Edwards maître de chœur

**Le lundi 2 décembre 1991 à 20 h**

Église Saint-Jean-Baptiste (rue Rachel entre Drolet et Henri-Julien, métro Mont-Royal)

Billets : 20\$/12\$ (étudiants et âge d'or). En vente à partir du 18 novembre au guichet de la salle Pollack, 555, rue Sherbrooke O. du lundi au vendredi, de midi à 17h, et à la porte le soir du concert. Réservations téléphoniques : 398-4547. Cartes de crédit Visa et MasterCard acceptées.

Concert bénéfique au profit du Fonds de bourses de la faculté de musique de l'Université McGill.

◆ **Francofolus**

Axel Bauer, Madame, La Bande Magnétique (avec Laurence Jalbert, Jim Corcoran et Pag). Bien plus, l'entrée à 12,50\$ devient gratuite si vous dépensez 50\$ à la billetterie du Spectrum.

Ensuite, on a fait en sorte que la fête soit vraiment possible, même en cas de blizzard. On a réquisitionné le Quartier Latin, ses salles (les deux St-Denis) et ses cafés (Le Bistrot d'Autrefois, Les Beaux Esprits, le vénérable Bistrot à Jojo, le Grand Café et Les Retrouvailles). Le festival a démenagé ses pénates à l'Hôtel des Gouverneurs de la Place Dupuis. On a été jusqu'à mettre à contribution la Cinémathèque québécoise, qui propose jusqu'au 7 décembre une fascinante série de films musicaux français et québécois. Seul l'indispensable Spectrum est demeuré à sa place, immuable et fier.

Dans l'absolu, sans quitter le Quartier Latin, un festivalier particulièrement affamé pourrait, dans la seule journée de demain, se farcir Yves Montand chante à 15 h, Juliette Gréco à 19 h, Richard Desjardins à 21 h 30 (en autant qu'il détienne déjà un billet, car le spectacle affiche complet) et arroser sa journée bien remplie à 23 h 30 en compagnie du groupe El Kabong ! au Bistrot à Jojo. Et il n'aurait pas tout vu.

Mais je cause, je cause, et les FrancoFolies de Montréal ont déjà une journée dans le corps. La fête à Claude Dubois n'a pas encore fini de résonner dans les fêtes et les coeurs que l'on s'apprête à célébrer l'ère des chansonniers avec trois ex-Bozoz réunis (Clémence Desrochers, André Gagnon et Claude Léveillé, ce soir à 19 h au St-Denis 1). Précipitez-vous. Dans une petite semaine, ce sera fini. Juliette Gréco nous aura demandé de la déshabiller, Michel Fugain aura fait comme l'oiseau, Richard Desjardins aura couché dans son char et Francis Cabrel aura triomphé parce qu'au Québec, il ne sait faire que ça. Ça et nous aimer à mourir.

**LE DEVOIR**  
Service de Publicité  
842-9645

**CONCOURS D'ADMISSION**  
ANNÉE SCOLAIRE 1992-1993

**Disciplines principales:**  
Instruments d'orchestre, art vocal, guitare, clavecin, orgue, piano, ondes Martenot, saxophone, direction d'orchestre, écriture, composition, analyse, histoire de la musique.

**Formation musicale professionnelle (D.E.C., études supérieures)**

**DATE LIMITE D'INSCRIPTION:**  
le vendredi 31 janvier 1992 à 16 h

**Aucuns frais de scolarité**

**RENSEIGNEMENTS:**  
Conservatoire de musique de Montréal  
100, rue Notre-Dame Est  
Montréal (Québec)  
(514) 873-4031

Gouvernement du Québec  
Ministère des Affaires culturelles

**CARBONE 14** *Peau, chair et os*  
de Gilles Maheu

**A L'AFFICHE 10 SOIRS SEULEMENT COMPLET CE SOIR ET LE 7 DEC.**

**LE DORTOIR**, le film remporte un **EMMY International** à New York

Nos félicitations au réalisateur **FRANÇOIS GIRARD** au producteur **RHOMBUS MEDIA**, aux coproducteurs: **LE CENTRE NATIONAL DES ARTS, C.B.C.** et **RADIO-CANADA**, et à toute **L'ÉQUIPE** du **DORTOIR**

En coproduction avec le Centre national des Arts à Ottawa et le Festival de théâtre des Amériques  
DU 27 NOV. AU 14 DEC./THÉÂTRE ESPACE LIBRE Tel.: 521-4191 (métro Frontenac); ADMISSION: 522-1245 NOMBRE DE PLACES LIMITÉ

## Les grands de la chanson à la Cinémathèque

Francine Laurendeau

PENDANT les FrancoFolies de Montréal, la Cinémathèque présente, du 1er au 7 décembre, des programmes où défilent les grands de la chanson francophone. Des documentaires, des courts métrages d'animation (mercredi, 20 h 30) et une bonne demi-douzaine de longs métrages de fiction des plus traditionnels.

Parmi les documentaires, citons deux programmes : l'un consacré à Yves Montand, l'autre à Félix Leclerc. Yves Montand chante Prévert (1968), un téléfilm de 45 minutes, est un récit tout à fait séduisant conçu par Jean-Christophe Averty, un réalisateur inventif qui n'a jamais pris le petit écran pour un déversoir. (Je n'oublierai jamais son émission de la Saint-Sylvestre (vers 1963) où Brigitte Bardot chantait Gainsbourg, un petit chef-d'œuvre.)

Je dis récit, mais en réalité, chaque chanson (ou texte parlé) reçoit un traitement original. C'est, selon le cas, drôle, émouvant, surprenant, dérivant, voire agaçant, mais toujours novateur. En première partie, Yves Montand chante (1957), une co-production France-URSS (Michel Sloutky et Serge Youktevitch) réalisée à l'occasion du fameux voyage tant critiqué d'Yves Montand et Simone Signoret en Union Soviétique au lendemain de la répression à Budapest. Demain, 15 h 00.

Félix Leclerc, Troubadour, de Claude Jutra (1959), se déroule dans la maison de Leclerc à Vaudreuil où il vit heureux entre ses chansons, sa femme et son fils Martin. Un film très mis en scène dont les protagonistes s'amuse même à pasticher le genre. La vie, de Jean-Claude Labrecque et Jean-Louis Frund (1968), est tourné dans une cabane en bois rond de l'île d'Orléans. Un homme solitaire et meurtri se raconte sans artifice. Le contraste entre les deux films est saisissant. Samedi prochain, 20 h 30.

Il y en a vraiment pour tous les goûts. Vous pourriez revoir ou découvrir le premier Robert Charlebois dans *À soir on fait peur au monde*, de François Brault et Jean Dansereau (1969), avec Mouffe, Louise Forestier et le Jazz Libre du Québec. Demain, 20 h 30. Si vous aimez Gilbert Bécaud, je vous signale une curiosité dans l'œuvre de Marcel Carné : *Le Pays d'où je viens* (1958), un divertissement musical dont Bécaud est l'interprète, auprès de Françoise Arnoul. Samedi prochain, 18 h 30. Nous avons vu en projection de presse *Boum sur Paris*, de Maurice de Canonge (1953), également une curiosité. Il s'agit d'une fiction au scénario primaire, pour ne pas dire débile : une bouteille de parfum contenant un explosif passe d'une main à l'autre tandis que des groupes rivaux courent derrière et tentent de récupérer l'objet dangereux.

Alors pourquoi *Boum sur Paris* à la Cinémathèque ? Parce que l'aventure se passe dans le monde du spectacle et nous vaut une Edith Piaf charmante jouant son propre rôle (et chantant malheureusement une seule chanson avec Jacques Pills, son mari d'alors si je ne m'abuse).

Parce que c'est l'occasion d'entendre les vedettes d'alors : Piaf mais aussi Juliette Gréco (*Je hais les dimanches*), Mick Michéyl, Jacqueline François, Lucienne Delye, Annie Cordy, Line Renaud, Charles Trenet (*La Sardane*), Mouloudji (*Comme un petit coquelicot*), Aimé Barelli, Eddie Warner, Les Quatre Barbus et j'en passe.

Et le film est tourné dans les temples du spectacle d'alors. C'est ainsi que, par exemple, une séquence nous fait traverser la Kermesse aux Étoiles, événement animé par Robert Pisan et très couru par le grand public, qui avait lieu en plein air, aux Tuileries.

Je vous invite à parcourir vous-même la Revue de la Cinémathèque mais si vous êtes sensible à la musique de Serge Gainsbourg, au talent de Jean-Claude Brialy et surtout à la séduction d'Anna Karina, je vous recommande *Anna*, de Pierre Koralnik (1966). Bon, Koralnik n'est pas Demy, mais cette histoire d'amour en chansons (dans laquelle Serge Gainsbourg joue l'ami cynique) a beaucoup de charme. C'est précédé des *Chansons de Jeanne Moreau*, de François Reichenbach. Jeudi, 20 h 30.

### DERNIER SOIR !

LES AMANTS PASSENT.  
LES AMIES RESTENT.  
TOUTES LES FEMMES  
SAVENT CELA.

## Pas d'amitié à moitié

UN FILM DE DIANE LETOURNEAU

À 19 heures

AU CINÉMA ONF  
DU COMPLEXE GUY-FAVREAU

UNE PRODUCTION DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA, PROGRAMME REGARDS DE FEMMES.

REGARDS DE FEMMES

## CINÉMA

# Un événement exceptionnel

### Rétrospective du cinéma roumain

20 longs métrages roumains de fiction (1960-1986), du 1er au 20 décembre, au cinéma de l'ONF du Complexe Guy-Favreau. Tél. 283-8220.

Francine Laurendeau

PRÉTEZ-VOUS sincèrement au petit questionnaire suivant. Que connaissez-vous du cinéma roumain ? Pouvez-vous nommer un réalisateur roumain ? Non ? Pouvez-vous à tout le moins citer le titre d'un film roumain ? Et pourtant, vous avez vu des films de cinéastes originaires d'Europe centrale. Vous connaissez Andrzej Wajda, Agnieszka Holland, Krzysztof Kieslowski et Roman Polanski (Polonais), Jiri Menzel et Milos Forman (Tchécoslovaques).

Vous connaissez peut-être même Miklos Jancso et Marta Meszaros (Hongrois). Mais de Roumain, point. À moins d'être un assidu du Festival des films du monde qui présentait l'an dernier, dans la section « Hommage à la liberté : Films interdits de l'Europe de l'Est » *La Reconstitu-*

tion, de Lucian Pintilie, et *Falaises de sable*, de Dan Pita. Mais hormis quelques apparitions épisodiques de ce genre, les films roumains ne circulent pas, ne sont pas vus. Et pourquoi donc ?

La première réponse est une évidence : l'interminable règne des Ceaucescu a transformé la Roumanie en un vaste camp de concentration où non seulement la contestation mais toute démarche créatrice était considérée comme subversive. Je viens de voir trois de ces films persécutés par le régime, trois films admirables dont je me demande encore ce qu'on pouvait leur reprocher. Une description trop réaliste des conditions de vie en Roumanie (*La Reconstitution* et *Paso Doble*, ce dernier de Dan Pita) ? Une recherche formelle qui nous rappelle que le cinéma est aussi un art (*La Dernière Nuit de l'enfance*, de Savel Stiopul) ? La vérité et la beauté étaient-elles considérées comme des valeurs nocives ? J'ai posé la question au réalisateur d'un de ces films, Savel Stiopul, longtemps malmené par le régime, aujourd'hui Directeur des Archives du film de Roumanie. Il accompagne sa rétrospective à

Montréal, la première grande rétrospective jamais présentée au monde de cinéma roumain de fiction. Une manifestation à ne pas rater. Pour Stiopul, le problème remonte encore plus loin dans le temps.

« La Roumanie n'a pas eu ses intellectuels marxistes, comme Bertold Brecht en Allemagne ou Bela Balasz en Hongrie. Le communisme a été une doctrine importée de Russie, aussi lointaine, pour le Roumain moyen, que le bouddhisme... » D'où un cinéma de fonctionnaires aux ordres du pouvoir. Un cinéma où tout ce qui n'était pas apologétique devenait répréhensible.

La rétrospective comprend trois types de films. Les films historiques, pour qui veut se familiariser avec le plus méconnu des pays latins. Par exemple, *Les Daces* (d'après Dacie, le premier nom de la Roumanie), un film épique de Sergiu Nicolaescu, ou *Darclée*, de Mihai Jacob, consacré à une grande diva du siècle dernier. Dans le même esprit, les adaptations d'œuvres littéraires roumaines, dont *La Forêt des pendus*, de Liviu Ciulei, prix de la mise en scène au Festival de Cannes 1965.

Mais, toujours d'après Savel Stio-



La dernière nuit de l'enfance, de Savel Stiopul.

pul, les œuvres les plus intéressantes de cette rétrospective sont celles qui sortent maintenant des limbes après avoir été trop longtemps marginalisées. Parmi celles-là, il y a les films cités plus haut. Il y a *Les Mâtins d'un garçon sage* et *Cartes illustrées avec fleurs des champs*, d'Andrei Blaier, des chroniques de la vie quotidienne. Il y a *L'Homme et son ombre*, d'Iulian Mihu, sur l'alcoolisme en pays totalitaire, la grande tentation des opprimés. Un film

drôle et personnel. Il faut voir aussi les films de Mircea Danieluc, *Preuve par le micro* et *La Croisière*, « deux opérations à coeur ouvert de la société roumaine ». Et surtout, ne manquez pas *La Reconstitution*, de Lucian Pintilie, une histoire qui commence tout doucement, presque innocemment, et qui finit par devenir le terrifiant constat d'une société malade. Un film choc dans le cadre d'un événement exceptionnel.

## L'anti-rêve américain

### The Addams Family

Réalisateur : Barry Sonnenfeld. Scénario : Caroline Thompson & Larry Wilson d'après les personnages créés par Charles Addams. Avec Anjelica Huston, Raul Julia, Christopher Lloyd. Image : Owen Roizman. Musique : Marc Shaiman. Aux cinémas Dorval, Cinéma V, Eaton, Fairview, Greenfield, Laval, Versailles (États-Unis 1991).

Odile Tremblay

L'AMÉRIQUE raffole des monstres. Par mesure d'exorcisme manifestement. Quand on en a assez de voir fêter la bonne petite famille sage et douce, siège de toutes grâces et de toutes vertus, rien de tel que d'affreux jojos s'amusant à jeter bas tous les mythes en mordant les mollets de John and Mary. La famille Addams, c'est l'anti-rêve américain, c'est un joyeux groupes de monstres,

papa, maman et bébé en tête qui se complaisent dans le mal et l'horreur, mangent d'infects ragoûts peuplés d'êtres vivants rampants, se poursuivent avec des grands coutelas, jouent à la chaise électrique et dont le potager est un cimetière où il fait bon s'embrasser au clair de lune en déterrât un squelette ou deux.

On aura reconnu les dessins animés de Charles Addams (il en créa près de 1300 au cours des années 30) qui firent la joie de plusieurs générations d'amateurs de morbide. Voici les monstres portés aujourd'hui à l'écran par Barry Sonnenfeld, réputé caméraman, qui signe avec *The Addams Family* une première œuvre de cinéaste. Et il n'a pas lésiné sur les effets spéciaux qui déboulent sur le spectateur comme une avalanche.

Décrire le film est une entreprise ardue. Il faudrait en extraire la couleur et la folie. Le manoir familial d'abord, bisornue demeure qui tient

de la maison hitchcockienne de *Psychose* et abrite des trappes de toutes sortes où les visiteurs n'en finissent plus de tomber pour mieux découvrir des ailleurs mystérieux ou se faire agripper par des vignes qui s'enroulent à leur corps. Il y a une tante sorcière concoctant philtres et poisons dans des gros chaudrons, un mon oncle chauve un peu bête (Christopher Lloyd qu'on a un peu trop vu dans ce type de rôles), deux jeunes enfants assoiffés de sang, un papa (Raul Julia) amoureux de la maman, et la belle maman, livide châteline au nez aquilin et aux longues tunitques flottantes à qui Anjelica Huston confère une présence ineffable.

Car ces Addams dégagent un charme certain, surtout leur petit animal domestique, une affectueuse main coupée qui dort lovée dans le cou de ses maîtres, s'agrippe malicieusement aux visiteurs, fait du pouce sur l'autoroute et aide au be-

soin à transporter les bagages. Le clou du film que cette étonnante et adorable main qui prouve, comme jadis E.T., que le cinéma est capable de conquérir le coeur du public avec des êtres à l'apparence la plus farfelue.

Bien des critiques ont déliré de joie devant ces personnages de sombre vilains et craqué pour leur univers cul par dessus tête. Et il est vrai que le film nous réserve quelques purs moments de plaisir, un bal de monstres entre autre où des espèces de Frankenstein et des petits êtres chevelus font danser les Madame Bovary en mal d'aventures et où les deux frères s'affrontent dans le duel infernal d'une danse russe.

*The Addams family* fourmille d'idées et de gags. L'ennui, c'est qu'ils sont un peu placés à la queue leu leu, sans ordre et souvent sans sens plus. Il y a bien une histoire, un complot ourdi en vue de chasser la sym-

pathique tribu de ses quartiers généraux pour y reloger le frère aîné sous l'aiguillon d'une mère ambivalente et sans coeur. Mais le point fort du film ne réside pas, loin s'en faut, dans son intrigue assez faible. Par ailleurs, les effets spéciaux sont souvent gratuits. Parfois, au hasard d'une chute dans une quelconque trappe, on voit apparaître à travers le brouillard, comme dans *Le fantôme de l'Opéra*, une rivière souterraine où les gens se déplacent en gondole. Mais le décor disparaît aussitôt vite qu'il est apparu. Gratuitement. Tout cela est un peu décousu finalement. Va pour les monstres, surtout lorsqu'ils héritent d'une si belle brochette d'interprètes. Mais on eut souhaité plus de liant à ce film débridé, moins de poudre aux yeux, et surtout en guise de chair sur l'os une vraie histoire prenante et palpitante.

## Caan et Midler sauvent le film

### For The Boys

De Mark Rydell. Avec Bette Midler, James Caan, Christopher Rydell, George Segal. Scénario : Marshall Brickman, Neal Jimenez, Lindy Laub. Image : Stephen Goldblatt. Musique : Dave Grusin. E.-U., 1991. 140 min.

Alain Charbonneau

DÉJÀ DÉCEMBRE... Fidèle à la tradition, l'industrie lourde américaine nous offre pour le temps des fêtes son lot de cadeaux, empoisonnés ou non. Cette année, le programme au nez rouge s'ouvre avec une comédie dramatique, signée Mark Rydell (*On Golden Pond, The River*), qui n'a cependant ni la légèreté de la comédie, ni la rigueur implacable du drame. Pour avoir voulu trop embrasser, Rydell manifestement a mal étreint le genre, et *For The Boys* resterait cet objet sans

grand intérêt, emballé dans une reproduction du drapéau américain, n'était qu'il réunit la divine Bette Midler (que Rydell lançait il y a 10 ans dans *The Rose*) et le versatile James Caan (avec qui il a déjà travaillé dans *Cinderella Liberty*). Caan, longtemps resté *persona non grata* à Hollywood — les rumeurs les plus folles couraient sur lui — semble avoir enfin regagné la confiance des producteurs grâce à sa prestation dans *Misery*. Quant à Midler, après le succès relatif de *Big Business* et de *Beaches*, sa lune de miel avec la comédie sentimentale se prolonge avec ce film, dont elle est à la fois la productrice et l'actrice principale. Ce sont elle et lui qui donnent à l'ensemble du film le tonus qui manque à ses parties, du scénario à la mise en scène et à la photographie.

Londres, 1942. En tournée pour relever le moral des troupes cantonnées en Angleterre, Eddie Sparks a à cette époque déjà conquis le public

américain : personne mieux que lui ne sait chanter, danser et divertir à la fois. Seul sur scène, engoncé dans son trois-pièces et le sourire épinglé sur son visage de cire, il charme les demoiselles comme les messieurs de sa voix de chambre à coucher, de ses gags éculés et de son machisme de bon aloi. Dixie Leonard, elle, en est encore à faire ses premières armes. Sanguine, fougueuse, caractérielle, elle a l'inflexion des voix chères qui ne se taisent jamais. Et elle aussi sait électriser les foules. L'agent de Spark convainc celui-ci de l'inviter à participer à la 89<sup>e</sup> représentation de son spectacle. La seconde guerre réunit donc un soir de demi-brume londonien sur une même scène ces deux têtes chercheuses, dont la rencontre explosive va donner naissance à l'une des plus belles paires de l'entertainment populaire américain des années 50 et 60, quelque chose comme Fred Astaire et Ginger Rogers en plus kitch.

Mais l'équipe ne sera pas à l'abri de l'histoire et de ses retournements, et sur le demi-siècle pendant lequel nous les suivons, Dixie et Eddie se séparent et se retrouvent plus d'une fois. Leur histoire est liée étroitement à celle de leur pays : elle en subit les contrecoups, elle en traverse les crises. La chasse aux sorcières les broille une première fois, la mort du fils de Dixie au Vietnam, une seconde. Chaque fois, c'est Dixie qui claque la porte et chaque fois c'est Eddie qui récidive. Chaque fois aussi, c'est leur passion du spectacle qui les réconcilie momentanément, et c'est elle encore qui ultimement les réconcilie, lors d'une soirée offerte en leur honneur cette année même, alors qu'ils ont 80 ans passés et que Dixie voile son ex-partenaire à tous les diables.

Comme on peut le voir, *For The Boys* n'est pas l'une de ces petites comédies innocentes auxquelles Midler

nous a habitués, mais plutôt une longue apologie du spectacle et, implicitement, de la société qui le promeut. Et c'est ce qui dérange le plus dans ce film sans rythme, où le drame et la comédie (sans se marier jamais) viennent à la rescousse l'un de l'autre pour relancer un scénario au souffle terriblement court. Monter les travers de l'histoire américaine récente, du maccarthysme au borborygme vietnamien, pour pouvoir ensuite célébrer les vertus du spectacle, qui abolit les barrières idéologiques, estompe les contrastes et fait (bien sûr) l'unanimité, même auprès de ceux qui l'ont boudé en partie pendant longtemps (comme Dixie), c'est ce que j'appelle faire un usage abusif d'une rhétorique à gros sabots. Seuls les jeux assurés de Caan et Midler, qui nous livrent quelques moments tendres de pur spectacle, sauvent le film d'un dérapage complet vers la démagogie.

UN PUR CHEF-D'OEUVRE VERSION INTÉGRALE DE 4 HEURES

## Molière

écrit et mis en scène par ARIANE MNOUCHKINE

SALLE 2 Tous les soirs: 7h00 Dim.: 2h00, 7h00

35, MILTON (Angle Clark, une rue au nord de Sherbrooke) 849-7277

FASCINANT... On rit, on pleure, on s'émerveille...

## Toto Le Héros

UN FILM DE JACO VAN DORMAEL

LE NOUVEAU CINÉMA Festival

SALLE 1 Tous les soirs: 7h30, 9h15 Samedi et mardi: 5h30, 7h30, 9h15 Dim.: 1h30, 3h30, 5h30, 7h30, 9h15

## L'UQAM SALUE TROIS CINÉASTES

350 personnes ont présenté leur candidature pour obtenir un poste de cinéaste à l'Office national du film du Canada cet automne.

Six cinéastes ont été embauchés dont trois sont bacheliers en communications de l'Université du Québec à Montréal.

Marie Décaré

Michel Murray

Marquise Lepage

Université du Québec à Montréal

## DELICATESSEN

UN FILM DE JEUNÉ ET CARO

8<sup>e</sup> SEM.

MARTINI CAFE CAMPUS CKOI (95.9 FM) MONTREAL

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS DRUMMONDVILLE CAPITOL SHEBRooke MAISON DU CINÉMA

Aussi en v.f. avec sous-titre anglais au CENTRE-VILLE.

## "Admirable!"

— LE MONDE

## Madame Bovary

UN FILM DE CLAUDE CHABROL AVEC ISABELLE HUPPERT

8<sup>e</sup> SEM.

MARTINI CAFE CAMPUS Champigny MALOFILM DISTRIBUTION

LE DAUPHIN BEAUBIEN PRÈS D'IVERVILLE

Sem.: 8-30 Sam.: 2-00 - 8-30 Dim.: 2-15 - 5-30 - 8-30

# RIC ESTHER BIENSTOCK

## Au-delà des idéologies

Odile Tremblay

DES DOCUMENTS audio-visuels sur l'Intifada, le petit écran nous en livre à la pelle par les temps qui courent. La bataille de David et Goliath fait couler des flots d'encre et se dérouler des mètres de pellicule. Sauf que cette fois, ça se passe au cinéma. Audacieux défi, le réalisateur Simcha Jacobovici entend creuser vraiment le sujet en profondeur, tout en demeurant honnête sinon neutre. « Neutre ? Qui peut prétendre le rester, demande Ric Esther Bienstock après réflexion. Dans un conflit si hautement émotif ? »

Ric Esther est co-productrice de *Deadly Currents*. Tour de force pour un documentaire à saveur politique, celui-ci a fait salle comble à Toronto depuis neuf semaines avant de gagner nos salles. Le film regarde bouillonner la marmite du Proche-Orient, interroge les deux camps en présence, parvient surtout à montrer l'ampleur de leurs différends. « Plus que sur une guerre, on a voulu se pencher sur la condition humaine, explique-t-elle, en donnant la parole aux gens, sans narrateur. » La co-productrice accompagne le film à Montréal (sa ville natale). Il faut dire qu'elle ne s'est pas contentée d'insuffler de l'argent dans l'opération. Ric Esther a vécu le tournage avec l'équipe, quatre mois à Jérusalem, impliquée dans une aventure toujours passionnée, souvent dange-

Tout a commencé en 89, deux mois avant le début des opérations. Le réalisateur était déjà sur place, pour rencontrer les gens, nouer des relations de confiance avec eux. « Aux deux camps, on a dit : c'est le temps de raconter votre histoire. On va vous écouter jusqu'au bout. » Selon la co-productrice, c'est cette lente approche qui a permis à l'équipe de *Deadly Currents* d'obtenir des témoignages aussi précieux. « Rares sont les Palestiniennes qui étaient leurs convictions politiques à l'écran. Mais un fondamentaliste de Gaza se dévoile pour nous. »

Du réalisateur (né en Israël) au caméraman en passant par la co-productrice, la majorité de l'équipe de tournage est d'origine juive. Ric Esther Bienstock connaît bien Israël et disserte à perte de vue sur ses drames et son avenir. Problème, cet appartenance au camp sioniste, quand on veut interroger des Palestiniens ? « Mais non, répond la co-productrice. Après Washington, Jérusalem est la ville qui compte au monde la plus forte proportion de journalistes. Personne ne s'étonne plus de faire affaire avec des équipes juives. C'est d'ailleurs un avantage de connaître la question. Quand on fait la différence entre le Front de Libération de la Palestine et le Front Populaire, un Palestinien est déjà plus ouvert et respectueux. »

« Les journalistes ne se contentent pas de jouer le rôle d'observateurs du conflit israélo-palestinien, note-t-elle. Ils en sont aussi partie inté-

grante. Dans un sens l'Intifada est une guerre de médias. On compte sur eux pour montrer le combat des pierres contre les fusils. » Jacobovici et son équipe ne se percevaient pas comme des cinéastes, plutôt comme reporters réalisant un cinéma d'enquête.

*Deadly Currents* a des vrais scoop à son chapeau : tourner notamment dans une cour militaire israélienne et dans la prison Ansar II sur la Bande de Gaza. Pour la toute première fois, on laissait une équipe occidentale filmer la justice des Palestiniens. Le film montre l'interrogatoire d'un collaborateur que des caçouilles armées entraînent. « Quelques heures après, il sera exécuté », nous précise-t-on. Pas facile à obtenir audience au quartier général des justiciers en keffieh. Comme dans un James Bond, pendant six mois, Jacobovici dut palabrer avec les Palestiniens sous le nom de code « opération coucher de soleil ». Et voilà que deux jours avant la fin du tournage, arrivait le OK. Mais pour mal faire, un groupe d'extrémistes pro-arabes, les « Red Eagle » s'était juré au même moment d'avoir la peau d'une équipe étrangère, histoire de venger le récent assassinat de leurs chefs. Le feu vert était-il un piège ? « L'équipe voulait bien obtenir une primeur, pas risquer sa vie. » Finalement, seuls le réalisateur et le caméraman obtinrent le droit de monter à bord de la voiture mystérieuse qui les entraîna vers la Cisjordanie profonde, bandeaux sur

les yeux, sans même un interprète pour leur traduire les dialogues. Dur et inquiétant !

« Je n'ai jamais participé à un tournage aussi émotivement prenant que celui-ci, confie la co-productrice. L'Intifada n'est pas une guerre conventionnelle. Elle prend tout le Proche-Orient aux tripes. Si on a aussi filmé des manifestations artistiques, c'est pour montrer à quel point la violence a envahi la psyché collective. »

Dans un camp comme dans l'autre, le film donne surtout la parole à des éléments radicaux. Si bien qu'on a la désespérante impression d'assister à un combat éternel et sans issue. « Les deux peuples sont intimement persuadés que la terre leur appartient et que l'autre est un usurpateur, admet Ric Esther. Pourtant, il y a aussi des éléments modérés. Du côté des Israéliens, bien sûr (dont on a recueilli les témoignages), mais aussi chez les Palestiniens. L'ennui, c'est que les modérés arabes s'expriment rarement, plus muselés sans doute. Mais croyez-moi, ils existent. »

Ric Esther Bienstock se range dans le camp des optimistes. À ses yeux, l'espoir lui quelque part pour le Proche-Orient. « Le fait que se tienne une conférence de paix à Madrid, c'est déjà un miracle. Les extrémistes n'obtiendront jamais gain de cause, estime-t-elle, mais les modérés finiront par donner le ton. Au-delà des idéologies, les êtres humains aspirent à la paix. »



Ric Esther Bienstock

PHOTO JACQUES GRENIER

### CINÉMA

## Le Proche-Orient, dans sa chair

#### Deadly Currents

Réal : Simcha Jacobovici. Image : Mark Mackay. Musique : Stephen Price. (Canada 1991). En v.o. anglais aux cinémas Égyptien et Côte-des-Neiges. 125 min.

Odile Tremblay

DANS LE CRATÈRE du volcan, Simcha Jacobovici a filmé une véritable éruption politique à travers son documentaire sur le conflit israélo-palestinien. *Deadly Currents* remportait la sesterce d'or au dernier Festival du film documentaire de

Nyon. Sur un thème suprêmement émotif, le film parvient, rare performance, à éviter le parti-pris. Au contraire, il explore chaque facette du drame, traverse et retransmet la clôture des camps, multiplie les témoignages pour nous laisser conclure que tout le monde a raison et tort à la fois et que c'est d'ailleurs pour ça que la marmite du Proche-Orient se prépare à nous exploser en pleine figure. On le savait déjà, me direz-vous. Avec *Deadly Currents*, on le découvre dans sa chair.

D'autres cinéastes ont pourtant abordé le même sujet de façon plus intimement émotive. Je pense à *Les*

*enfants de feu* de la Palestinienne Mai Masri qui, l'an dernier, nous bouleversait en montrant la guerre des pierres du point de vue de l'Intifada des enfants. Ici, les témoignages parlent d'eux mêmes. Nulle « voix off » en arrière-plan. La guerre est décrite par ses acteurs de façon presque clinique, ce qui la rend d'autant plus terrifiante.

Le Canadien Simcha Jacobovici avait réalisé en 81 le documentaire *Falasha : Exile of the Black Jews*. Creusant toujours la question juive, avec *Deadly Currents*, il s'est avancé en terrain encore plus miné, risquant parfois sa vie, acceptant de se promener les yeux bandés parmi les combattants de l'ombre, affrontant la menace de leurs couteaux, de leurs fusils. Tour de force, le réalisateur a pu obtenir le témoignage de Rabal, un des membres les plus ac-

tifs et recherchés de l'Intifada, et est parvenu à filmer la recherche et l'interrogatoire d'un collaborateur par la police secrète palestinienne. En voyant l'otage s'éloigner sous l'escorte de ses justiciers, on comprend qu'il mourra bientôt.

Dans un décor de mosquées, de bibliothèques et de ruelles, *Deadly Currents* interroge Juifs et Palestiniens. Les uns et les autres, enrôlés dans leur bannière respective, tiennent souvent un même discours : « Ils n'ont aucun droit ici. Nous les combattons jusqu'à la mort. » Chacun souhaite extirper l'ennemi du terrain de ses ancêtres. Pour l'envoyer où ? « Ailleurs. » Nous avons assez souffert en silence, tranche une Arabe. Place à l'action. » Simcha Jacobovici a su rendre palpable la tension survoltée du Proche-Orient. Alors qu'à Jérusalem, se prosternent

les pieux devant le mur des Lamentations, les enfants d'en face y vont de leurs jets de pierres, et l'appel du Jihad retentit aux oreilles des jeunes caçouillards. Le cinéaste est allé interroger des soldats israéliens en zone occupée. Ils sont jeunes, les médias internationaux ne leur font pas la partie belle. Eux aussi ont peur. Un jeune militaire grièvement brûlé par les cocktails Molotovs ennemis témoignera que les enfants peuvent également faire mal.

Heureuse initiative, en contrepoint éloquent aux témoignages directs, Simcha Jacobovici mêle des extraits de spectacles. Chez les Israéliens, on est divisés. Le démontrent une chanteuse pacifiste ainsi qu'un « performer » de rue bâti comme un Hercule qui s'asperge le corps de teinture, roule des biceps et pousse des petits cris en jouant de façon saisissante

l'assassinat. Car celui-ci règne sur le Proche-Orient comme la peste sur l'Occident du Moyen-Âge. Ici, les chorégraphes font mimer à leurs danseurs les gestes de la lapidation. Même l'art exsude le sang.

On peut reprocher à *Deadly Currents* de se complaire un peu trop dans la redite du témoignage. Ce qui fait traîner le film en longueur. À mon avis, il aurait gagné en impact à se condenser davantage en misant plus sur les images choc. Mais le documentaire mérite d'être exploré jusqu'au bout. Parce que Jacobovici refuse les explications de surface et les défaits faciles et cherche en sourcier les origines du conflit. Sauf qu'il y a bien peu d'espoir au bout du tunnel, même au sortir d'une conférence de paix. Son film montre une partie du monde en train de s'enliser dans un inévitable bain de sang.

Les personnes qui ont une maladie mentale, les accepter, c'est fondamental.



### LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE

Du 19 novembre au 8 décembre 1991 à Québec

- ARBO CYBER, THÉÂTRE (?)
- ATELIER DE RECHERCHE THÉÂTRALE (A.R.T.)
- LE CONTRE-COURANT
- LE GROUPE É SKÉNÉ
- LA PEAU DES DENTS
- PIGEONS INTERNATIONAL
- PoMoCoMo
- RECTO-VERSO

+ stages, séminaires et tables rondes

**INFO-FESTIVAL**  
 Québec: (418) 648-0558  
 Montréal: 271-1206  
 Billetzch (418) 691-7400

| PROGRAMMATION                     | SPECTACLES                       | STAGES                           |
|-----------------------------------|----------------------------------|----------------------------------|
| MARDI 19 novembre                 | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| MERCREDI 20 novembre              | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| JEUDI 21 novembre                 | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| VENDREDI 22 novembre              | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| SAMEDI 23 novembre                | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| DIMANCHE 24 novembre              | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| LUNDI 25 novembre                 | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| MARDI 26 novembre                 | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| MERCREDI 27 novembre              | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| JEUDI 28 novembre                 | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| VENDREDI 29 novembre              | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| SAMEDI 30 novembre                | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| DIMANCHE 1 <sup>er</sup> décembre | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| LUNDI 2 <sup>e</sup> décembre     | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| MARDI 3 <sup>e</sup> décembre     | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| MERCREDI 4 <sup>e</sup> décembre  | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| JEUDI 5 <sup>e</sup> décembre     | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| VENDREDI 6 <sup>e</sup> décembre  | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| SAMEDI 7 <sup>e</sup> décembre    | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |
| DIMANCHE 8 <sup>e</sup> décembre  | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE | LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE |

LES 20 JOURS DU THÉÂTRE À RISQUE ont été subventionnés par Communications Canada, F.I.C., le M.A.C., le M.A.I., le C.A.C.U.M. et le B.A.C. (Ville de Québec)

### FILMS VIDÉO

Yves d'Avignon

#### LES APPRENTIS COWBOYS

(Version fr. de *City Slickers*)  
 Un film de Ron Underwood. Avec Billy Cristal, Daniel Stern, Bruno Kirby, Helen Slater, Patricia Wettig et Jack Palance. Simultanément le 4 décembre.

Aimant les grandes sensations, trois amis décident pour leurs vacances annuelles d'entreprendre l'aventureuse expérience de conduire un troupeau de bovins à travers le brillant Nouveau-Mexique, comme le faisaient les ancêtres. Un trouve un exutoire à ses complexes de sa nouvelle quarantaine, un autre veut se remettre de l'échec de son union et de son renvoi de la compagnie dirigée par son beau-père. Mais à la suite du décès de leur guide, les trois avides mais

néophytes cowboys devront mener seuls le troupeau de l'autre côté d'une rivière en crue par une pluie torrentielle.

#### LE PETIT MONSTRE 2

(Version fr. de *Problem Child 2*)

Produit par Robert Simonds. Avec John Ritter, Michael Oliver, Amy Yasbeck et Jack Warden. Simultanément le 5.

Le père et le fils s'installent dans une nouvelle ville où abondent les femmes célibataires. Junior doit mettre à profit tout un arsenal de tours pendables pour empêcher son père de tomber dans les griffes de la plus riche héritière du patelin, qui déteste, soit dit en passant, les enfants. C'est associée à l'autre petite monstre de service, la jeune Trixie, que Junior parvient à semer la pagaille lors d'une fête foraine et faire échouer un mariage « malencontreux ».

#### BOLIDE DE REVE

(Version fr. de *Dream Machine*)

Produit et réalisé par Eric Hendershot. Avec Corey Haim et Britney Lewis Simultanément le 5.

Un jeune a deux passions... inaccessibles : une Porsche 911 Cabriolet Turbo et la plus belle fille de tout le quartier, qui fréquente le même collège que lui. Par un étonnant concours de circonstances (!), ses rêves deviennent réalité. Mais l'un d'eux a un vice caché, et ce n'est certes pas la jeune fille : il y a un cadavre dans le coffre de la Porsche. La double poursuite s'engage ensuite : lui veut la conquérir, tandis que l'auteur du meurtre veut récupérer le bolide pour éliminer les preuves de son crime.

#### TUEUR À GAGES

D'après un roman de Graham Greene. Avec Robert Wagner, Nancy Everhard, Frederic Lehne et John Harkins. En français le 5 décembre.

Un tueur à gages est engagé pour un travail de routine : éliminer un gangster de la Nouvelle-Orléans. Mais quand son travail a été réalisé sans bavure, il apprend que sa victime était en fait un très important politicien. Cette fois, ses employeurs se sont servis de lui comme bouc émissaire. En fuite, il kidnappe, sans le savoir, la fiancée de l'agent du FBI à ses trousses...

R. Lee Ermey, Jan-Michael Vincent et Nancy Everhard. En français le 5 décembre.

Sharon est correspondante pour la télévision. Aux Philippines, elle tombe sous le mystérieux joug de *Demonstone*, qui provoque chez elle la fâcheuse manie de commettre des meurtres. Possédée, elle doit poursuivre le mauvais sort infligé à y a une centaine d'années à la famille d'un fonctionnaire corrompu du gouvernement.

#### ÉGALEMENT DISPONIBLES

*Black Rainbow* (Avec Rosanne Arquette, Jason Roberts. En anglais le 5 décembre) : Elle vient d'être témoin d'un meurtre qui n'a pas encore été commis. Entre le réel et l'irréel, il y a le spectre terrifiant qu'elle seule peut voir.

*Elle et lui* (v. fr. de *He Said She Said*. Avec Kevin Bacon et Elizabeth Perkins. 3 décembre) : E.L.L.E. disait que les hommes sont des êtres insensibles, irresponsables et obsédés, qui ne cherchent rien d'autre qu'une partie de jambes en l'air. Il disait que les femmes sont des créatures illogiques, capricieuses, manipulatrices et impossibles à vivre. Les deux versions d'une grande histoire d'amour (!).

#### À VENIR

*Un été après l'autre* (11 décembre) : *Terminator 2* (12) ; *Le fabuleux voyage de l'ange* (12) ; *Fais de l'air* *Fred* (12).

### MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 30 NOVEMBRE

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE : CIEL MF

PRÉSENTE À 22:00

- rondos K. 382 et 386 (Mozart)
- symphonies nos 10-11 (Haydn)
- concerto pour guitare no 3 op. 70 (Giuliani)
- concerto pour violon op. 35 (Tchaikovsky)

DEMAIN SOIR, 22:00

- concert pour piano nos 3-4 K. 40-41 (Mozart)
- symphonie no 7 *Le Midi* (Haydn)
- allegro con brio, extr. symphonie no 44 (Haydn)
- symphonie no 49 *La Passion* (Haydn)
- concerto pour piano no 25 (Mozart)

**ciel 98.5**

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

**FAMOUS PLAYERS** INFO-FILM 866-0111 11h00 à 22h00

L'Amateur, ça déménage... **GAGNANT DE DEUX GÉNIES DONT:** Meilleure interprétation masculine - Rémy Girard Meilleure interprétation féminine - Danielle Prout

**AMOUREUX** UN FILM DE ROBERT MENARD JEAN ROCHEFORT RÉMY GIRARD NATHALIE GASCION DANIELLE PROUT

**Prix d'interprétation féminine Irene Jacob - Cannes 1991** LA DOUBLE VIE DE **VERONIQUE** Un film de Krzysztof Kieslowski L'auteur du Décalogue

**V.O.S.T.A. AU LOEWS**

## Tétu et le chœur de l'ONL

**Hector Berlioz**

*Oeuvres pour chœur*, le Chœur de chambre l'Orchestre National de Lyon, Bruce Brewer (ténor), Jean-Philippe Courtis (baryton), Noël Lee (piano), dir. Bernard Tétu. Harmonia Mundi HMC 901293, 1989.

**Gabriel Fauré**

*Requiem* op.48, Gaëlle Le Roi (soprano) et François Le Roux (baryton) *Cantique de Jean Racine* op.11, *Masques et Bergamasques* op.12, Choeurs et Orchestre National de Lyon, dir. Emmanuel Krivine. Denon CO-77527, 1991.

**Francis Poulenc**

*Stabat Mater*, *Salve Regina* et les *Litanies à la Vierge Noire*, Michèle Lagrange (soprano), Choeurs et Orchestre National de Lyon, dir. Serge Baudo. Harmonia Mundi HMC 905149, 1985.

**Mauricio Kagel**

*Vox Humana* ? (1978-1979), *Finale* (1980-1981), *Fürst Igor*, *Strawinsky* (1978-1979), *Esemble 2E2M*, Mauricio Kagel (récitant), Boris Carmeli (basse), le Chœur de femmes de l'Orchestre National de Lyon, dir. Paul Méfano. Accord 201 262, 1991.

**Carol Bergeron**

PEU APPARENT au premier abord, un lien réunit ces quatre disques sans lequel rien n'eût été possible. Sont ici enregistrées des œuvres de Berlioz, Fauré, Poulenc et Kagel écrites pour chœur avec accompagnement d'orchestre ou de piano. Or, faut-il le dire, la préparation des parties chorales n'incombe généralement pas au chef d'orchestre ou au pianiste accompagnateur, mais plutôt au chef de chœur dont le nom n'apparaît d'ordinaire qu'en petits caractères sur les pochettes de disques. Il faut ici chercher le nom de Bernard Tétu.

S'ils sont nombreux à travers le monde à faire chanter des groupes d'amateurs, plus rares sont ceux qui savent mener une chorale au niveau d'une formation professionnelle. Penser d'abord aux glorieux chefs de tradition germanique ou anglo-saxonne, n'efface pas le souvenir des Stéphane Caillat, Philippe Caillard et Marcel Couraud qui ont, en France, laissé leur marque avant qu'on ne parle de Bernard Tétu, fondateur, en 1979, et directeur musical des Choeurs de l'Orchestre National de Lyon (ONL).

Depuis lors, les Choeurs ont donné près de 400 concerts et enregistré 15 disques en se partageant, selon les

besoins, en quatre formations distinctes : l'Ensemble de solistes (16 chanteurs professionnels), le Chœur de chambre (28 chanteurs professionnels), le Chœur régional (choeur d'oratorio, environ 40 chanteurs bénévoles) et le Chœur symphonique qui rassemble toutes les voix.

Si Bernard Tétu attire cette semaine notre attention, c'est que mercredi prochain, à Lyon (France), lui sera remis l'un des deux grands « prix Jacques-Cartier » auxquels sont attachés deux bourses de 50 000 francs — l'écrivain Michel Tremblay sera la personnalité québécoise honorée.

Or, ce n'est pas par hasard que Monsieur Tétu est le premier récipiendaire français de ce prix puisque depuis presque 12 ans, ses activités professionnelles l'ont mis plus d'une fois en contact avec des musiciens québécois. Il a effectué plus d'un séjour parmi nous, lorsque plusieurs interprètes sont allés à Lyon travailler sous sa direction — on pense au Studio de Musique Ancienne de Montréal avec lequel la collaboration prendra un nouvel essor dès l'an prochain.

Plusieurs se souviennent sans doute de la participation des Choeurs de l'ONL à l'exécution en concert et à l'enregistrement des *Vêpres de la Vierge* du compositeur québécois Gilles Tremblay (Ariane ARI136).

Très éclectique, la discographie des Choeurs de l'ONL comprend également des œuvres d'Ingegneri (*Répens de la Semaine Sainte*), Beethoven (*Le Christ au Mont des Oliviers*), Massenet (*La Vierge*), Bartok (*Trois scènes de village et quatre chants slovaques*), de Leonard, Schubert, Schumann, Brahms, Kosma, Landowski et Petilgirard.

Le *Stabat Mater* de Poulenc n'a pas perdu, depuis 1985, la qualité des couleurs qui lui venait notamment de l'homogénéité de la masse chorale. C'est encore cette somptueuse vocalité, ce merveilleux fondu des voix qui distingue le *Requiem* de Fauré.

Avec une trentaine de voix, Tétu a préparé un récital Berlioz qui fera le ravissement des amateurs de chant choral. Il faut écouter *Le ballet des ombres*, saisissant tableau qui se retrouvera dix ans plus tard dans *Roméo et Juliette*, ou *L'Adieu des Bergers à la Sainte Famille*, charmante pastorale teintée « d'une candeur désuète » qui sera repris et orchestrée dans la deuxième partie de *l'Enfance du Christ*.

## L'OSM rend hommage à Mozart

R.-C. retransmet le *Requiem* en direct de la basilique Notre-Dame

Marie Laurier

MOZART en avait le pressentiment : en écrivant son fameux *Requiem*, sa dernière œuvre d'ailleurs inachevée, il croyait assister à ses propres funérailles. Un de ses biographes, Franz Xaver Niemetscher (1) rappelle que le jour même de sa mort, le 5 décembre 1791, Mozart se fit apporter la partition sur son lit : « N'ai-je pas prédit que j'écrirais ce *Requiem* pour moi ? dit-il, puis il re-lut encore une fois le manuscrit d'un bout à l'autre, attentivement, les yeux mouillés de larmes. »

Il mourut ce jour-là même à minuit cinquante-cinq du matin au terme de longs mois de souffrances, de déceptions, de solitude et d'incompréhension, à 35 ans, dix mois et huit jours de vie. Son *Requiem* K 626 laissé en plan et que devait terminer son élève Süßmayr en respectant scrupuleusement les indications du maître.

Le mystère de ce fameux *Requiem* a longtemps hanté l'imagination des mozartiens qui ne s'entendent pas tous sur la genèse de cette œuvre magistrale qui sera présentée jeudi soir prochain à la basilique Notre-Dame par les musiciens et les choristes de l'Orchestre symphonique de Montréal sous la direction de Charles Dutoit.

Tous ont cependant en mémoire l'interprétation que propose Milos Forman dans son célèbre film *Amadeus* lorsqu'il fait intervenir un messager masqué auprès de Mozart pour lui commander une œuvre que son maître ferait sienne au moment du décès de sa femme. Dans l'abondante littérature consacrée à Mozart, on y apprend que ce messager, un nommé Leutgeb, était le fils du maire de Vienne au service du comte Walsegg et on le compare volontiers à la statue du Commandeur dans le *Don Giovanni* comme une sorte de messager de la mort.

Cet aspect dramatique de la dernière œuvre du génie salzbourgeois composée dans les tristes circonstances de ses derniers souffles de vie, est omniprésent dans le *Requiem* et nul doute que Charles Dutoit, les musiciens et les solistes le feront ressortir doublement en pensant au 200<sup>e</sup> anniversaire de sa mort. Les solistes seront Edith Wiens, so-



Mozart, peinture de B. Krafft (1809).

prano, Catherine Robbin, mezzo-soprano, Gregory Cross, ténor, Haijing Fu, baryton. Le Chœur de l'OSM aura été préparé par Iwan Edwards.

Au programme de cette soirée d'hommage à Mozart qui commence à 19 h 30 précises — il n'est pas inutile de le rappeler — l'OSM a aussi inscrit le magnifique Concerto pour clarinette en la majeur K. 622, avec la soliste allemande Sabine Meyer, celle-là que von Karajan prenait sous son aile au début des années 1980 comme membre de l'orchestre de Berlin, un statut traditionnellement réservé aux hommes. Fait à signaler : ce concerto figure égale-

ment parmi les dernières créations du musicien. Il a été écrit quelques mois avant sa mort, en 1791, tout comme d'ailleurs son avant-dernière œuvre, *La Flûte enchantée*.

Pour ceux et celles qui n'auraient pu se procurer des billets qui s'envolent comme des petits pains chauds, une consolation : le *Requiem* sera diffusé simultanément à la télévision et au réseau FM-Stéréo de Radio-Canada à 21 h le 5 décembre. À la radio, le *Requiem* sera précédé à 20 h d'une émission spéciale sur le génie créateur de Mozart. Les invités sont Pierre Petit et Albert Jacquard.

Au réseau FM anglais de Radio-Canada, le soir du 5 décembre à compter de 19 h on diffuse la messe de *Requiem* de Mozart depuis la cathédrale Saint-Stéphane de Vienne où Mozart fut inhumé. Le cardinal Hans Herman Groer préside la cérémonie en allemand et Sir Georg Solti dirige le chœur de l'Opéra et la Philharmonique de Vienne. Les solistes sont Arlenn Auger, soprano, Cecilia Bartoli, contralto, Vinson Cole, ténor et René Pape, basse.

Dans cette avalanche d'hommages à Mozart le 5 décembre prochain et ensuite un peu partout tout au long de ce dernier mois du bicentenaire de sa mort, notons le récital conjoint que donneront la soprano Valérie Kinslow et le pianofortiste Ludwig Semerjian à 20 h à la Chapelle historique du Bon-Pasteur.

C'est à un pianoforte manufacturé pour lui — une réplique de celui que Mozart avait commandé au fabricant viennois Anton Walter — que M. Semerjian interprétera les sonates en do majeur et en si bémol majeur, K.330 et K. 333 et qu'il accompagnera Mme Kinslow dans au moins 11 lieder.

L'Année Mozart tire donc à sa fin et d'aucuns en soupirent d'aise, jugeant nettement exagéré qu'on lui ait consacré autant d'hommages, de concerts, d'enregistrements, d'ouvrages et de louanges dithyrambiques. Pendant que d'autres auront profité de ces manifestations pour approfondir leur connaissance de ce génie au destin fabuleux dont Joseph Haydn disait à son père Léopold Mozart : « Je vous le jure devant Dieu, votre fils est le plus grand compositeur que je connaisse. »

C'est dans cet esprit que Charles Dutoit invite tous les mélomanes à célébrer le 200<sup>e</sup> anniversaire de la mort de celui qu'il saura nous faire revivre, en tout recueillement et toute reconnaissance. Mozart n'a pas composé que le seul *Requiem*. Mais plus de 600 autres chefs-d'œuvre qu'il a légués à la postérité. Si bien que l'on a pas fini d'entendre parler de Wolfgang Amadeus Mozart, cet « aimé de Dieu ». Au grand plaisir de ceux qui l'aiment.

(1) *Vie de Mozart* (1798)

**DESJARDINS RICHARD**  
1<sup>ère</sup> PARTIE: **BOURBON GAUTHIER** 27-28 MARS 20H30  
AUTEUR COMPOSITEUR  
RÉALISATEUR DE DISQUES  
MICROSILLON POPULAIRE  
PRÉSENTATION DE: **LE DEVOIR** CKAC73AM  
EN VENTE CHEZ **ADMISSION** (514) 522-1245  
**SPECTRUM** 318, 316, CATHÉDRALE O. P. des Arts (O.V. 861-5851) billets au Spectrum, chez Admission et au 522-1245 (1986)

**OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL CHARLES DUTOIT**  
**LES GRANDS CONCERTS**  
Charles Dutoit, chef  
2 et 3 décembre, 20h00  
HAYDN: Symphonie no 102 en si bémol majeur  
PROKOFIEV: Symphonie no 5 en si bémol majeur, opus 100  
SALLE WILFRID-PELLETIER  
Commanditaires: 2 décembre **Les Cigognes** (KRAFT)  
3 décembre **CLAIROL**  
BILLETS: 44,68\$ 32,45\$ 23,41\$ 10,10\$  
EN VENTE À L'OSM: 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS: 842-2112

**le concert**  
LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE  
sous la direction de Lorraine Vaillancourt  
**91**  
**f r u m**  
sept univers à travers sept jeunes créateurs  
DIMANCHE 1<sup>er</sup> DÉCEMBRE  
**Apparitions** de Brian Cherney, commande du NEM  
(soliste: Claude Lamothe)  
3<sup>e</sup> lauréat  
2<sup>e</sup> lauréat  
1<sup>er</sup> lauréat  
Salle Claude-Champagne, 20 heures,  
220, ave Vincent d'Indy, Outremont  
Réservations: (514) 343-5962  
Entrée: 15 \$ / 8\$ (étudiants et âge d'or)  
Coproduction: Radio-Canada CBF-FM Stéréo 100.7

**Démasquez L'esprit Du Temps Des Fêtes**  
**CE NOËL, OFFREZ LE PHANTOM COMME CADEAU.**  
**The PHANTOM of the OPERA**  
ANDREW LLOYD WEBBER  
HAROLD PRINCE  
MAINTENANT JUSQU'AU 20 FÉVRIER 1992  
Théâtre Maisonneuve Place des Arts, Montréal  
**(514) 790-2222**  
Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie).  
Groupes: (20 personnes minimum); téléphoner: (514) 874-9153 au Québec, (416) 925-7466 en dehors du Québec.  
Réservez une place de choix grâce à Avant-première de American Express. Composez le (514) 790-0300.  
Version originale! En anglais avec des "surtitres" en français.  
Cartes Canadian  
**CALENDRIER SPÉCIAL POUR LES FÊTES**  
23 et 30 décembre à 20 h 00  
26 et 28 décembre, 2 et 4 janvier à 14 h 00 et 20 h 00  
29 décembre à 15 h 00 et 20 h 00  
Représentation spéciale pour la veille du Nouvel An à 19 h 30  
**DE BONNES PLACES SONT ENCORE DISPONIBLES.**  
LE SERVICE DE RÉSERVATION PAR TÉLÉPHONE EST OUVERT LE SAMEDI ET LE DIMANCHE

# Le BICENTENAIRE De Mozart

## AU RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA.



1756

1791

Pour célébrer la fin du 200<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Mozart, l'émission Radio-Concert présente cette semaine à 20 h, quatre portraits musicaux de Mozart :

**1**  
*Mozart le dramaturge*  
Concert-théâtre avec l'opéra Don Giovanni et le mythe de Don Juan.  
Lundi, de Québec.

**2**  
*Mozart intime*  
Concert-théâtre avec la musique de chambre de Mozart et sa correspondance.  
Mardi, en direct d'Ottawa.

**3**  
*Mozart et l'enfance*  
Les jeunes jouent les premières oeuvres de Mozart et s'interrogent sur le phénomène Mozart.  
Mercredi, en direct de Trois-Rivières.

**4**  
*Mozart et la mort*  
En prélude, un échange sur le mystère du génie de Mozart, puis à 21 h, le Requiem, avec l'OSM dirigé par Charles Dutoit, transmis simultanément à la télévision de Radio-Canada.  
Jeudi, en direct de Montréal.

À suivre également cette semaine, une biographie musicale en cinq épisodes, à l'émission *Musique en fête*, du lundi au vendredi à 9 h.



Écoutez la différence

CBJ-FM 100,9 • CBAL-FM 98,3 • CBF-FM 100,7 • CBOX-FM 102,5 • CBV-FM 95,3 • CJBR-FM 101,5 • CBF-FM 104,3  
Chicoutimi Moncton Montréal Ottawa-Hull Québec Rimouski Trois-Rivières



Suzanne Lebeau

## SUZANNE LEBEAU

### Quelques questions sur la complexité de la vie

Lyne Crevier

SUZANNE LEBEAU, auteur dramatique pour l'enfance et la jeunesse le plus joué à travers le monde, déteste par-dessus tout le « happy end » de ces histoires racontées aux enfants parqu'elles ne rendent pas compte de la complexité de la vie ». Jamais son écriture ne tombe dans la facilité et ceux qui aiment sa pièce *Comment vivre avec les hommes quand on est un géant*, actuellement à l'affiche de la Maison-Théâtre, la trouve tout simplement remarquable.

Vifs, les yeux noirs de Suzanne Lebeau perçent un visage aux traits mobiles. Est-ce à cause du teint ambré, des cheveux foncés, on dirait une Amérindienne, élevée parmi les Blancs. Son regard et ses propos enflammés vous brûlent la rétine et l'esprit. Quand elle vous parle de son métier, du temps incalculable passé à sa table de travail à écrire (et réécrire) des histoires à la fois limpides et compliquées, on ne peut remettre en cause sa sincérité d'auteur. Ni du coeur qu'elle met à figurer une pièce avant de lui faire passer le test ultime : celui de la lecture faite devant des enfants et des adultes, juges de son sort. Si l'accueil s'avère mitigé, Suzanne Lebeau retouche l'oeuvre jusqu'à ce qu'elle soit pleinement satisfaite.

Ainsi en 1985, elle recevait entre autres le « Chalmers Children's Play Award » pour *Les petits pouvoirs*, prix décerné à l'auteur de la meilleure pièce destinée au jeune public au Canada. Puis récemment, elle raflait l'un des Grands prix littéraires du *Journal de Montréal* pour *Conte du jour et de la nuit* dans la catégorie théâtre. En outre, Suzanne Lebeau est aussi en lice pour l'obtention du Prix du Gouverneur général qui sera dévoilé mardi.

Or, pour elle, et d'autres encore qui se consacrent au répertoire dramatique pour le jeune public, la vie matérielle n'est pas toujours rose. Après 18 ans d'écriture, Lebeau reçoit seulement 10 000 \$ de droits d'auteur, sans compter ceux dont elle ne voit jamais la couleur. Aux États-Unis par exemple, ses pièces peuvent être traduites et montées à son insu. Dur pour l'ego... et le portefeuille.

Heureusement, Suzanne Lebeau se rattrape en enseignant l'écriture dramatique à l'École nationale de théâtre et est aussi cofondatrice et l'auteur attiré du Théâtre Le Carrousel. Depuis la fondation de la compagnie en 1975, elle y a simultanément joué et écrit une douzaine de textes originaux et une adaptation. Donc pas de repos pour le guerrier.

Car écrire pour les enfants n'est pas une sinécure. Les jeunes, inscrits à ses cours d'écriture à l'École nationale, savent déjà les embûches qu'ils auront à traverser s'ils décident de poursuivre dans cette voie. Les plus acharnés ne seront pas nombreux. La relève n'est pas assurée, s'inquiète-t-elle, puisque les meilleures plumes fuiront sans doute vers un théâtre plus « payant », celui du tout public.

En bout de ligne, ce sont les enfants qui écopent et, si le théâtre qui leur est destiné fournit de moins bons textes, cela veut dire qu'un certain nombre de compagnies pourraient fermer leurs portes. À qui la faute ? Selon Suzanne Lebeau, on peut affirmer que les ministères concernés sont en grande partie responsables de l'éventuelle baisse d'activité théâtrale auprès du jeune public.

Quand on sait que quantité de théâtres (incluant Le Carrousel) travaillent d'arrache-pied depuis des années à faire reconnaître des dra-

matarges québécois, ici et à l'étranger, il est étonnant de voir que ces derniers ne puissent pas trouver chez eux un minimum de support nécessaire à la création !

C'est bête à dire mais quand une troupe québécoise est invitée en Europe par exemple, on déroule le tapis rouge : cachets (le double ou le triple d'ici), tracasseries administratives ou techniques aplaniées, salles adéquates, etc. Suzanne Lebeau — dont la pièce *Comment vivre avec les hommes quand on est un géant* retourne à peine de Genève d'une série de représentations données au Théâtre Am Stram Gram devant des salles comblées — constate qu'il est plus agréable de se produire là-bas qu'ici pour la simple raison que le théâtre jeune public y est fortement apprécié et que tout est mis en oeuvre pour nous faciliter la tâche ». Du reste Le Carrousel aime voyager. Il a effectué une dizaine de tournées en Europe, deux en Amérique du Sud et compte aller présenter, au printemps, *Conte du jour et de la nuit* un peu partout au Québec.

Entretiens, Suzanne Lebeau espère offrir en décembre, une lecture publique de sa dernière pièce qui porte sur l'inceste, *Petite fille dans le noir*.

Sujet brûlant qui s'était imposé à elle à la lecture d'un fait divers relatant l'histoire de l'ogre de l'Acadie. Par la suite, elle a pu s'entretenir avec de jeunes femmes, victimes d'inceste qui toutes lui ont révélé souffrir cruellement du drame, encore aujourd'hui. Sa recherche complétée, Suzanne Lebeau s'est mise à l'oeuvre et fut loin de la trouver facile. Car jamais durant son enfance, sans histoire, l'auteur n'aurait pu imaginer se qui se tramait chez certaines de ses voisines ou de ses copines de classe. Comme la majorité des gens, elle s'étonne du taux effarant d'écorchées vives : 25 % des filles garderaient des séquelles de l'inceste au Québec !

La pièce sera lue publiquement en décembre. Ultérieurement, elle sera jouée en mettant en scène trois comédiennes : une adulte, une adolescente et une enfant qui incarnent le même personnage.

Lebeau s'attend à des remous parmi le public. « J'aborde un sujet très troublant, très compromettant, capable de provoquer des réactions profondes insoupçonnées. »

Déjà avec *Gil*, pièce créée en 1987, d'après le roman de Howard Buten *Quand j'avais cinq ans je m'ai tué*, elle chatouillait les sensibilités en abordant le récit d'un petit garçon condamné à l'institut psychiatrique parce qu'il avait commis le « crime » d'avoir eu notamment des rapports sexuels avec une fillette de son âge !

Enfin, Suzanne Lebeau s'est accordée récemment des vacances d'auteur en s'attaquant à un sujet plus léger, *Contes d'enfants réels*, dont les représentations expérimentales auront lieu en mars. Il s'agit ici de donner vie — par une écriture délicate — à des araignées ou encore à des grenouilles « qui vont survivre à l'été ».

On reproche souvent à un auteur de radoter, de tomber dans les mêmes pièges, d'appliquer les mêmes recettes, néanmoins la remarque ne tient pas lorsqu'on parle de l'oeuvre de Suzanne Lebeau. Chaque fois qu'elle s'assoit pour écrire, le style, le sens, la symbolique, l'intention varient nécessairement.

« D'un texte à l'autre, j'acquiesce de l'expérience, je gagne la confiance des enfants, des parents, des enseignants. Je persiste à croire que l'art ne peut être que nuancé. Alors je ne fournis jamais de réponses aux questions angoissantes que je me pose et que forcément les enfants se posent en voyant mes pièces. Même s'il n'ont pas encore vécu assez d'expériences pour tout saisir au théâtre, ils peuvent du moins compatir au malheur que vivent des êtres fictifs... Il n'est pas nécessaire d'avoir soi-même égaré ses enfants pour comprendre la tragédie vécue par Médée ! »

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN  
AGNES GROSSMANN

Marc-André Hamelin

# DVOŘÁK

**Le lundi 9 décembre 1991, 20 h**  
Église Saint-Jean-Baptiste, angle des rues Henri-Julien et Rachel

Soliste : Marc-André Hamelin, pianiste

Ouverture de Carnaval, op. 92  
Concerto pour piano en sol mineur, op. 33  
Symphonie n° 7, en ré mineur, op. 70

UNE INVITATION DE  
Q Hydro-Québec

Billets disponibles au guichet

**Théâtre Maisonneuve**  
Place des Arts

Réservations téléphoniques : 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 7 \$.

# LORRAINE VAILLANCOURT

## Pouvoir ou compétence du chef d'orchestre

Ginette Bellavance

QU'EST-CE que vous faites dans la vie ? « Je suis chef d'orchestre ». Dans la plupart des milieux ça fait de l'effet. Même si on ne l'a pas cherché. On se demande si ça serait une preuve d'ignorance que de poser des questions, ou un manque total de savoir-vivre que de se taire comme si tout était clair, limpide et classé. Excusez-moi, qu'est-ce que vous faites dans la vie ? « Je suis chef d'orchestre d'un ensemble de musique contemporaine ». Ah bon ! Je crois que dans ce cas-ci, on peut laisser les règles de la bienséance de côté et donner quelque nourriture à notre curiosité. Après tout ce n'est pas tous les jours que... Bon. Un chef d'orchestre de musique contemporaine ça vient d'où, c'en est arrivé là comment, ça ressemble à quelle sorte de musicien, pourquoi est-ce ça a abandonné la baguette, est-ce que ça a à voir avec un chef qui dirige Beethoven, ça a étudié où et avec qui, quand ça gesticule ça veut dire quoi et à qui, pourquoi est-ce que les musiciens le regardent sans arrêter, le sourcil froncé... ? Lorraine Vaillancourt qu'est-ce que vous faites dans la vie ? « Je dirige le Nouvel Ensemble Moderne. Le NEM. C'est l'orchestre en résidence de la Faculté de musique de l'Université de Montréal ».

Ce chef d'orchestre est aussi directrice artistique de la folle aventure de *Forum 91* et travaille en ce moment aux derniers détails d'une tâche énorme : mener à terme et révéler le langage secret de sept oeuvres, sept premières, venues de sept pays différents, d'une huitième, mention spéciale du jury, et d'une commande faite à Brian Cherney pour l'occasion. Neuf créations dont sept qui feront partie d'un concours avec jury international les 28 et 29 novembre prochains à la salle Claude Champagne. « Je ne vis pas ça comme quelque chose d'énorme. Ce qui est difficile par contre, c'est de passer d'une oeuvre à l'autre sans respirer, de ramasser des éléments différents d'une demi-journée à l'autre. Ce n'est pas si terrible parce que, en principe, un chef connaît ses partitions aussi bien au début du montage qu'à la fin. Évidemment ça exige une très grande préparation ». Mais il faut dire que ce n'est pas tout à fait une première pour Lorraine Vaillancourt. « Avec la quantité de partitions de musique actuelle que j'ai vues défiler sur mon lutrin depuis 20 ans, ce n'est pas un événement qui m'angoisse ou qui me stresse particulièrement. Techniquement je n'ai pas de problèmes face aux « échafaudages » rythmiques et aux changements de tempo. Mais justement tout le défi est de mettre de la musique dans ces changements de tempo, dans ces battues parfois complexes, de s'occuper des détails, de faire ressortir les couleurs. Et tout ça, c'est un travail que je fais d'abord à la table ».

Entendre la musique dans le silence. Sans que personne ne vous la siffle. Avoir la musique dans sa tête. Surtout cette musique dite savante. Entendre des phrases qu'on n'a jamais entendues avant. C'est pour plusieurs, un autre mystère dans la personnalité d'un chef d'orchestre. « Un chef de musique actuelle fait énormément de travail à la maison. Un travail de lecture. Ça relève de la « cuisine », mais on n'en parle pas très souvent. Je m'isole. Je lis, lis, relis et crayonne beaucoup les textes musicaux. Je fais le ménage. Je règle mes problèmes techniques pour pouvoir, à la répétition, écouter ce qui se passe, dépister la musique. On croit que j'apprends les partitions par coeur... Eh bien non ! Mais le fait est que je sais lire par exemple ! Je ne suis jamais embêtée par des variations constantes de battues. Et ça, ça m'aide. Parce que finalement, prendre du temps pour vérifier les chiffres, ça en enlève pour aller voir ce qui se passe à l'intérieur de la mesure ».

On fait inévitablement le rapprochement entre le chef d'orchestre de musique dite classique et le chef de musique contemporaine. Le premier a des références, une histoire qui le précède. Il joue un répertoire connu qui existe parfois en versions multiples. L'autre, sauf exception, crée à chaque fois sans pouvoir s'appuyer sur aucune tradition. Ce chef doit inventer sa version. C'est de ce côté que Lorraine Vaillancourt oriente son travail. « C'est sûr que faire de la création tout le temps, ce n'est pas la

même chose. J'aime bien ne pas avoir de références... même dans le cas d'oeuvres dont il existe quelques versions (celle qu'on appelle les classiques contemporains). Une des principales différences entre les deux mondes, entre les deux façons de diriger la musique, réside dans la conception du temps. Cette conception est extrêmement importante en musique contemporaine. C'est le temps qui tient la musique ensemble. Si on se sent à l'aise avec le temps, les tempi, les secondes, c'est déjà une grande part de la compréhension du langage... Il faut avoir un très bon sens métronomique. Le mien n'est peut-être pas absolu... mais si je vois 104 à la noire, je peux vous dire que je le sens et que je l'entends ! D'ailleurs, ça n'est pas si mystérieux. Plus on en fait et plus ça se raffine ».

« Il m'est déjà arrivé de diriger de la musique traditionnelle. Ce n'est pas du tout la même approche. Tu pars avec un tempo, une vitesse, et tout se passe si facilement... la musique est à ta portée presque tout de suite. Le dernier concert que j'ai fait c'était Wagner (selon Henze...). Je me suis vite rendue compte que c'était la musique qui menait ! J'irais jusqu'à dire que c'est beaucoup plus facile pour un chef de musique contemporaine de se retrouver dans le monde de la musique classique que l'inverse... Et il y a les musiciens de l'orchestre aussi. Lorsqu'ils jouent une musique qu'ils connaissent bien, qu'ils entendent depuis toujours, la situation est tout à fait différente. Et cette familiarité ou non-familiarité avec la musique joue dans les deux sens, pour tout le monde. En musique contemporaine, les musiciens sont obligés de regarder et de suivre le chef... ils n'ont pas le choix... ce qu'ils ne font pas toujours en musique traditionnelle... ils jouent souvent tout seul... En musique traditionnelle le chef agit comme « déclencheur ». Tout simplement parce que le travail a été fait avant. En musique nouvelle, même avec du travail de répétitions, les musiciens sont assujettis davantage. C'est une musique qui nécessite une direction très claire, très précise. Sans ça, il ne se passe rien. La technique des mains non plus n'est pas la même pour les deux différents répertoires. Pour la musique actuelle, il faut presque inventer un langage, une gestuelle. L'inventer pour trouver l'ultime précision. On n'a pas besoin de cette précision-là en musique traditionnelle. On brasse la marmite... on donne la première poussée. Mais aussitôt qu'on entre dans le monde d'une musique qui est, dans un « certain » sens, plus « exigeante », c'est la clarté de la direction qui importe. Clarté de la communication entre le chef et les musiciens ».

Il faut dire aussi qu'en musique



Lorraine Desmarais

nouvelle, on ne dirige pas pour la galerie. Et à cette époque du culte de l'interprète, la sobriété de présence en scène du chef Lorraine Vaillancourt tranche avec certains autres qui profitent de la vague. « On ne donne pas de « spectacle ». On n'a pas le temps. On se doit d'être très efficace, de savoir exactement et rapidement à qui on parle avec nos mains, et pourquoi. Et avec un pareil travail à faire avant d'entrer en scène ou d'enregistrer, trouver la musique qui se cache derrière les signes, c'est un trajet encore plus long à faire... Et c'est pour ça que c'est si important de répéter la musique contemporaine si on veut qu'elle parle... Et c'est pour ça justement qu'on a fondé le NEM. C'est relativement facile de diriger un concert de huit oeuvres nouvelles. On peut bien ne regarder que les chiffres et battre la mesure. Mais si je ne sais pas ce qu'il y a derrière les chiffres, il ne se passera rien ! Il faut que la musique s'installe. À sa place. Il arrive qu'on réussisse à s'échapper de la battue. Ça c'est bien. Mais ça prend du temps. Pour les musiciens je dirais que c'est encore pire que pour moi. Parce qu'eux, ils sont à l'intérieur de la création. Moi je suis en dehors. Au sens où j'entends le résultat. Et si on ne leur donne pas le temps qu'il faut pour comprendre ce qu'ils jouent, pour savoir ce que le voisin joue, ça ne présente aucun intérêt. Alors ils sauvent les meubles et ils jouent les notes. Il n'ont aucun plaisir. Moi non plus. Le public encore moins ».

Et dans tout ça, où est passé notre chef d'orchestre à la mèche folle collée au front comme la grande voile d'un navire en pleine tempête, brandissant une baguette magique sem-

n'est pas un but, quelque chose qu'on blable au harpon de Poséidon... Lorraine Vaillancourt remet notre héros à sa juste place. « Être chef d'un orchestre, petit, moyen ou grand, n'a rien à voir avec un rôle de pouvoir. La seule autorité, c'est la compétence réciproque. J'ai un rôle. Les musiciens aussi. Ils ont toute mon admiration pour le travail qu'ils font et la façon dont ils le font. J'espère que c'est réciproque. On a nos compétences et on les partage. C'est aussi une relation d'amitié, d'amour très importante. Je ne travaillerais jamais autrement. Le sentiment de confiance se doit, lui aussi, d'être réciproque. Quand à l'aspect du vedettariat, en musique contemporaine...

Il ne joue pas beaucoup. C'est la musique qui compte. Ce n'est pas la place d'une diva... même si je crois qu'il y aura toujours quelqu'un pour s'en tailler une ! Mais ça m'est égal et ça ne m'intéresse pas. Bien sûr je suis flattée quand on me lance des fleurs... c'est une conséquence normale du travail qu'on fait. Mais ce n'est pas la recherche. C'est comme la carrière. Ça ne m'a jamais attirée. Ce que je fais maintenant, c'est la conséquence de mon entêtement. Et je suis la première surprise de ce qui arrive... le succès. Même si je connais la qualité de ce qui se passe au NEM, ce succès m'étonne encore... Mais comme on vit dans une société d'image, on doit composer avec ce qui nous arrive d'important... en gardant le cap sur ce qu'on fait... sur ce qu'on veut faire sans chercher à calquer notre image sur ce qu'on voudrait qu'on fasse. D'ailleurs, notre marketing a été fait dans ce sens : si c'est bon ça va se savoir... et les gens s'accrocheront aux vraies choses ! »

Tenter d'expliquer pourquoi un chef d'orchestre choisit une compagnie de route aussi compliquée, dont la vie est toujours en dents de scie et qui nous met au défi à chaque tournant... c'est comme tenter d'expliquer un coup de foudre. « J'ai toujours eu envie de m'occuper de musique contemporaine. En me promenant entre l'Atelier-laboratoire de l'Université de Montréal, les Événements du neuf, les scènes de coaching, les répétitions, les classes de Serge Garant, les stages de Pierre Boulez avec l'Intercontemporain, les concerts du NEM et des autres, ceux du Paris de 1968... J'ai avalé tant de kilomètres de cette musique... que *Forum 91* ça n'est que la suite du même roman. Prochain chapitre, donner aux oeuvres qui seront couronnées au concert gala du 1er décembre, un circuit à travers le monde, une carrière d'enfant de la balle. Mais avant ça, il y a la tournée du NEM en Europe au printemps et des tonnes de partitions à lire, à décoder, à confondre, à décrypter.

# Le grand Réveillon avec Strauss

## La Chauve-Souris de Johann Strauss

Le grand régal des Fêtes !  
Un festin pour les yeux !  
Une carte prestigieuse !

MARIE-DANIELLE PARENT  
YOLANDE PARENT  
FRANCE DUVAL  
CHARLES PRÉVOST  
HUGUES ST-GELAIS  
JEAN-FRANÇOIS LAPOINTE  
BRUNO LAPLANTE  
BERNARD MENEY  
FRANÇOIS DUPUIS  
GISELE CRÉPEAU

METTEUR EN SCÈNE  
ERIK KRÜGER  
CHORÉGRAPHE  
DULCINÉE LANGFELDER  
DÉCORS ET COSTUMES  
MICHEL ROBIDAS  
ÉCLAIRAGES  
CLAUDE ACCOLAS  
CHEF D'ORCHESTRE  
JEAN-MARC COCHEREAU  
AVEC LA PARTICIPATION SPÉCIALE DE:  
ANDRÉ GAGNON pianiste et compositeur  
ANDRÉ PROULX violoniste  
GUILLAUME LEMAY-THIVIERGE danse acrobatique  
ÉTIENNE VENDETTE magicien

Les 20, 21, 27, 28 et 31 décembre et les 3 et 4 janvier à 20 h.  
Les 22 et 29 décembre à 14 h.

**THÉÂTRE ST-DENIS**

Billets: 33\$, 39\$ et 45\$  
Réservations: 790-1111  
Tarifs de groupes disponibles: 527-3644

**théâtre Musical**  
du Québec  
DIRECTION ARTISTIQUE BRUNO LAPLANTE



**empreintes DIGITales**  
L'électroacoustique qui s'écoute

ALAIN THIBAUT  
Volt  
Électrifiant

3e des 8 compacts pressés d'audace

*musique*  
ENTÊTE

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

**DÉCEMBRE**

**6** ORCHESTRE DE CHAMBRE I MUSICI DE MONTREAL  
Directeur artistique: Yuli Turovsky  
Soliste invité: Jon Kimura Parker, pianiste  
Elgar: *Introduction et Allegro*, opus 47  
Mozart: *Concerto no 14*, K. 449  
Dvorak: *Sérénade pour cordes*, opus 22  
Salle: Claude-Champagne, vendredi 6 décembre 1991 à 20h00  
Billetterie Articulée: 524-4526 Billets: 18\$/10\$ (TPS incl.)

**8** ORCHESTRE SYMPHONIQUE ET CHOEUR DE MONT-ROYAL  
"Chantons Noël" Concert bénéfice  
Direction: Jacques Faubert  
*Concerto de Noël*, Corelli • *Noëls pour cuivres*, avec Joseph Zuskin  
*Airs de Noël* • *Halleluja*, Haendel, avec le Choeur et Jacques Chevalier, ténor  
Église Saint-Joseph, 1620 boul. Laird, VMR  
Dimanche 8 décembre 1991 à 16h00  
Renseignements: 735-9578 Billets: 10\$, enfants 5\$ (TPS incl.)  
au 1777 boul. Graham, VMR, ou au Trust Général, Centre Rockland

**11** PHILHARMONIE DES VENTS DU QUÉBEC SONNERIE DE NOËL  
Direction artistique: Alain Cazes, avec le choeur de l'Orchestre Métropolitain  
Église Saint-Marc de Rosemont, 2602 Est, rue Beaubien  
Mercredi 11 décembre 1991 à 20h00  
Rens.: 274-5125 Réseau admission: 522-1245  
Billets: 20\$ Étud., sénés, groupes 25+: 15\$ (TPS incl.)

**12** COUP DE VENT  
La SCAQ, une alternative musicale, présente l'Ensemble de cuivres Philharmonia, sous la direction artistique d'Alain Trudel. Au programme, des oeuvres de quatre jeunes compositeurs: Denis Dion, Laurie Radford, Luc Marcel et André Villeneuve.  
Salle Redpath, 3461, rue McTavish (U. McGill)  
Jeudi 12 décembre à 20h00  
Rens.: 848-1053 Billets: 14\$, Étud., 11\$ (TPS incl.)

**14** L'ANNIVERSAIRE!  
Mather, Coulombe-Saint-Marcoux, Garant, Gonneville, Tremblay  
Ensemble de la SMCQ, direction Walter Boudreau  
Salle Pollack, samedi 14 décembre 1991 à 20h00  
Renseignement: 843-9305 Billets: 20\$ - 12\$

Association des organismes musicaux du Québec  
EN COLLABORATION AVEC  
**LE DEVOIR**  
ET  
COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

AOMQ

# Ekaterina MAXIMOVA Vladimir VASILIEV



# LES ÉTOILES DU BALLET BOLSHOI

EN VEDETTE ÉGALEMENT  
DES MEMBRES DES BALLET  
BOLSHOI ET KIROV

| PROGRAMME I                                    | PROGRAMME II               |
|--|----------------------------|
| Judi 12 décembre et<br>Samedi 14 décembre 1991 | Vendredi 13 décembre 1991  |
| Suite nostalgique                              | La Belle au bois dormant   |
| La Belle au bois dormant                       | Don Quichotte              |
| La Bayadère                                    | La Mort du cygne           |
| Le Papillon                                    | La Bayadère                |
| Don Quichotte                                  | Suite nostalgique          |
| Anyuta   | "Pas de quatre"            |
| La Mort du cygne                               | Tango, Fragments of a Life |
| Symphonie n° 6                                 |                            |

Les programmes sont susceptibles d'être modifiés.

TROIS SPECTACLES  
SEULEMENT!  
12, 13, 14 DÉCEMBRE,  
20:00 H  
Place des Arts  
Salle Wilfrid-Pelletier

Billets en vente au guichet de la Place des Arts et à tous les guichets TicketMaster situés dans certains magasins de La Baie.  
Réservations par téléphone:  
Place des Arts TicketMaster  
842-2112 790-2222  
EN VENTE MAINTENANT!

## le cahier du Samedi

Sylvain Cormier

AU MOMENT où le producteur Dennis S. Pantis s'apprête à inonder le marché québécois de rééditions en format compact des fleurons du catalogue yé-yé dont il détient à toutes fins pratiques l'exclusivité (les Sultans, César et les Romains, les Bel Canto, etc.), alors que la maison de disques montréalaise Justin Time vient de souligner la création de l'étiquette *Just A Memory* en lançant deux compilations numériques du groupe franco-ontarien Garolou, bref, devant la possibilité que de tels signes avant-coureurs débouchent sur un véritable engouement et que l'on se jette à bras raccourcis sur les vestiges du pan rock de notre répertoire, il serait bon de se donner quelques critères d'évaluation. On pourrait commencer par s'inspirer des chefs de file du genre.

Là-dessus, en ce qui concerne le rock des années 50 et 60, les diverses collections de rééditions menées de front par Capitol/EMI sont exemplaires, qu'il s'agisse des *Legendary Masters* (Fats Domino, Rick Nelson, Julie London, entre autres), de la *Collector's Series* (Gene Vincent, Jack Scott, Louis Prima, ...) ou des *EMI Legends of Rock'n'Roll* (Del Shannon, Gerry and The Pacemakers, Billy J. Kramer and The Dakotas, ...). Le degré d'excellence maintenu est tel que se développe chez l'amateur une confiance qui l'incite à découvrir des artistes méconnus, tout simplement parce qu'ils font partie de ces collections de plus en plus prestigieuses. J'en ai choisi deux, une réédition et une compilation, parce que je les désire intensément. Mais n'importe quel autre titre aurait fait l'affaire.

## Rééditions exemplaires

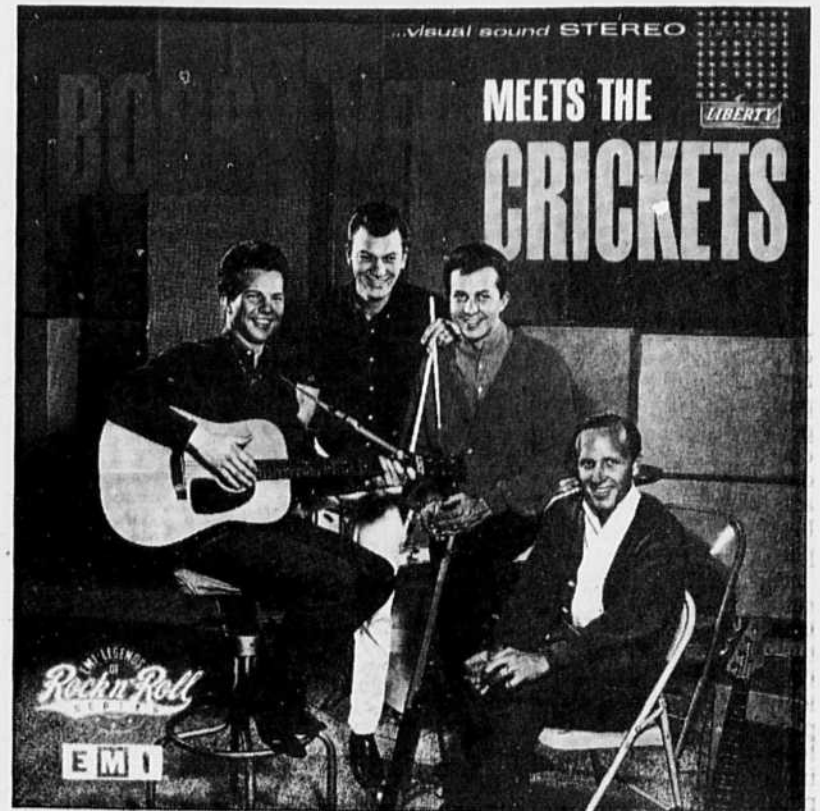
### Bobby Vee & The Crickets

Bobby Vee Meets The Crickets  
EMI Legends of Rock'n'Roll Series (Capitol)

BOBBY VEE? Considéré à tort comme une *teen idol* insignifiante dans la foulée des Bobby Rydell et des Fabian, probablement à cause de son visage poupon et son nom trop racoleur, ce rocker mésestimé enregistra en 1961 le meilleur disque de sa carrière avec les Crickets, le légendaire groupe du non moins légendaire Buddy Holly, mort deux ans plus tôt dans le tragique accident d'avion que l'on sait. Un formidable album de rock'n'roll, comme il ne s'en faisait déjà plus à cette époque dominée par le twist. Un album mineur sur le plan commercial, mais qui trônait dans la collection de tous les groupes britanniques, dont les Beatles, qui ambitionnaient alors de devenir Crickets à la place des Crickets.

À la troisième Convention du disque de Montréal, samedi dernier au Holiday Inn Crowne Plaza, j'ai vu une copie originale de *Bobby Vee Meets The Crickets*, à l'état quasiment neuf (« near mint », dans le jargon des collectionneurs) changer de main pour soixante dollars. Le nouveau propriétaire de l'album rayonnait. Une bonne affaire, m'a-t-il confié, dans les conditions actuelles du marché.

Le marché du vinyl, s'entend. Pour le tiers du prix, en se procurant la réédition en compact de l'album, il aurait obtenu : un remilage numérique d'une clarté sonore que le vinyl ne laissait même pas soupçonner; une reproduction recto-verso de la pochette; un livret remarquablement détaillé; et surtout du matériel inédit ou rarissime en quantité (huit *outtakes*



des sessions de septembre 1961, une prise de *It's Too Late* qui avait fait surface sur l'obscur compilation espagnole *Pioneros Del Rock*, et un *Buddy Holly Medley* enregistré l'an dernier lors d'une nouvelle rencontre Bobby Vee-Crickets).

L'amateur peut difficilement exiger plus d'une réédition. Un son impeccable, un peu d'histoire, des notes précises sur les enregistrements, et un maximum de suppléments inespérés. On a respecté à la fois l'artiste, l'aficionado et le musicologue. Producteurs québécois, prenez-en de la graine.



### The Outsiders

The Outsiders  
Capitol Collector's Series

GRUPE d'un succès pour le grand public (*Time Won't Let Me* se hissa à la cinquième position du *Billboard* en 1966), les Outsiders furent néanmoins l'un des premiers à grossir de cuivres le son des groupes de guitares (avec les Buckingham), préfigurant les fusions de Blood, Sweat & Tears et de Chicago. Cette compilation de 25 chansons (dont trois inédites) constitue presque une intégrale, la formation de Cleveland

ayant baissé pavillon dès le début de 1968.

D'acquisition moins essentielle que le Bobby Vee..., ce compact a néanmoins fait vibrer le *Mid-sixties freak* en moi, et j'inscris au nombre de mes chansons fétiches *Girl in Love* et leur version de *Kelp Me Girl* (popularisée par les Animals d'Eric Burdon, lequel, soit dit en passant, sera au Café Campus le 11 décembre, à 21 h 30, avec son vieux comparse Brian Auger à l'orgue). Pour ceux qui aiment les années 60 mais qui ne peuvent pas souffrir le rétro.

## Mélodies du désert

### Cheb Khaled

Ce soir au Spectrum, 21 h  
Pascale Pontoreau

LA RECONNAISSANCE d'un style de musique spécifique dépend bien souvent de l'importance de la communauté qui lui est associée et de la vigueur de ses implantations culturelles. À Montréal, les Italiens, Portugais et Espagnols sont présents mais que connaît-on de leur art? Les Latins américains, eux, se sont fait découvrir grâce aux émissions de radios, aux discothèques et... aux voyages dans le Sud.

Pour les Maghrébins, le phénomène est encore marginal parce que l'immigration au Québec en provenance d'Afrique du Nord est faible. Le raï, leur musique, véritable hymne social des jeunes *beurs*, déferle en vague délirante à chacun de ses passages. Son roi? Cheb Khaled. Ses arrivées sur scène déclenchent le délire et quelques notes suffisent pour faire entrer la foule en transe. Québec, Tokyo, Los Angeles ont déjà frémi. Montréal attend son tour.

Un roi peut adopter plusieurs allures. Exhibitionniste en souliers de croco, timide, craintif derrière ses lunettes fumées, arrogant à la chevalière rutilante. Cheb Khaled, lui, est sûr, de son pouvoir, de la qualité de sa musique. Pas fier, non. Simplement assis sur son statut comme d'autres le sont sur leurs préjugés. Conscient de son succès, il éclate de rire quand on le lui cite. Au moins, il ne donne pas dans la fausse modestie. Il faut dire que les ambiances sont souvent surchauffées dans les salles qu'il électrise. Même les nippons, réputés pour leur flegme, se sont laissés conquérir. Comme quoi, si ce style bien typique touche particulièrement les Maghrébins, sa qualité, son dynamisme et son originalité lui ouvrent les portes des autres communautés.

Le raï est un courant musical qui s'inspire des musiques berbérophones aux poésies évocatrices. À Oran, ville de l'ouest de l'Algérie où Cheb Khaled vit le jour il y a une trentaine d'années, le contact de ses mélodies du désert avec l'atmosphère citadine des années 40 a donné naissance à un

courant musical qui s'est maintenant chargé d'une instrumentation moderne. Les influences espagnoles s'y entendent même si la ney (petit pipeau) a laissé la place aux guitares électriques. Note exotique, le violon, l'accordéon et la derbouka (tambourin) demeurent. Sous la baguette du roi, et de sa demi douzaine d'albums, le style a évolué laissant aussi la place à une kyrielle d'autres groupes. Cheb Khaled, qui se considère musicien plus que chanteur, utilise toute forme musicale pour modeler les changements de sa propre structure. La voix n'est jamais mise à l'écart quand elle incante les thèmes qui lui sont chers. L'amour, les rapports homme-femme, les liens familiaux, sans oublier le dilemme des immigrés, le rêve de retour au pays, les difficultés d'intégration et la montée de l'intégrisme. Pour le roi du raï, le jeune Algérien qui constitue 85 % de la population vit au cœur d'un conflit intime et émotif : d'une part, la force religieuse et le retour des traditions, de l'autre, la xénophobie croissante en France, terre d'adoption principale des Nord-Africains. Il le résume en trois mots, « fuir mais où? » Pour louvoyer entre les méandres du politique, Cheb Khaled n'hésite pas à se montrer et à jouer lors des grands concerts bénéfiques comme ceux de SOS Racisme. Malgré l'aura dorée de sa résidence forcée dans l'Hexagone, riche, respecté, reconnu et admiré, le chanteur ne peut, depuis quatre ans, revenir en Algérie pour des raisons de service militaire. Bien que le rêve de revoir son *bled* l'obsède, l'année 92 commencera sous les meilleurs auspices avec la parution d'un nouvel album sur label californien et fruit de l'intime travail avec le producteur Don Was (Elton John). Même si Cheb Khaled espérait un duo avec la chanteuse Ofra Haza, les aléas des décalages horaires et des avions n'ont pas satisfait toutes ses espérances et la belle Israélienne d'origine yéménite n'aura pas partagé, pas son studio. On parle sur ce nouvel album de gospel, sauce maghrèbe, un mélange préalablement explosif dont nous aurons peut-être un aperçu ce soir.

## CASSE-NOISETTE

NAULT \* TCHAIKOVSKY

**Les Ballets Canadiens**  
LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

**CHAQUE ANNÉE,  
QUELQUE CHOSE DE MAGIQUE SE PRODUIT!**

**DU 18 AU 29 DÉCEMBRE 1991**

Matinées : 21-22-26-28-29 (14h) • Soirées : 18-19-20-21-22-23-26-27-28-29 (19h30)  
• Relâche : 24-25

Avec l'Orchestre des Grands Ballets Canadiens

**Salle Wilfrid-Pelletier**  
Place des Arts

« Deux heures de séduction et de magie. » *La Presse*  
« La sensation d'une extase collective. » *Le Devoir*

ALCAN  
Alcan est fière de commander cette production

le Journal de Montréal

Bell

BANQUE LAURENTIENNE

ARSENALU TRANSPORT LTÉE

BILLETS : 39,35 \$ - 30,85 \$ - 22,35 \$ - 13,80 \$  
Toutes taxes et frais de service inclus  
TARIF FAMILLE\* À PARTIR DE 35 \$ !  
\* 2 adultes et 2 enfants  
RABAIS DE 50%\* POUR ENFANTS DE 12 ANS ET MOINS, ÉTUDIANTS ET 3<sup>e</sup> ÂGE  
\* Pièce d'identité requise à l'entrée

R É S E R V A T I O N S

ADMISSION 522-1245 ou 1-800-361-4595 Place des Arts 514-842-2112  
ou à tous les comptoirs ADMISSION  
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$. Frais de service.

Annistie Internationale a 30 ans

Y a toujours pas de quoi fêter...



le cahier du Samedi

mar. 9 h - L'année de l'événement. à mar. 6 h 50 - Terminator 2 ven. à mar. 9 h.

MUSIQUE

Populaire
L'AIR DU TEMPS: 194 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (842-2003) - Jazz du mer. au dim. de 22h15 à 02h30.

Classique

CHAPELLE DES FRÈRES MARISTES: 14 Bord de l'Eau, Iverville - Récital d'orgue, Michelle Quintal, œuvres de Bach, Messiaen, Piché, Beaudoin, LeBlas, le 1er déc. à 20h.

THEATRE

AGORA DE LA DANSE: 840 est Cherrier, Montréal (525-1500) - Tess Imaginaire présente « Manipulations » conception et m. en s. Mario Boivin, du 12 nov. au 14 déc. à 20h.

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries
ARTES: 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211) - Œuvres sur papier de J.P. Riopelle.

BISTRO D'AUTREFOIS

1229 St-Hubert, Montréal (842-2808) - Hydro-Québec présente Les Francofolies de Montréal à 21h30 et 23h30 avec Normand Baillargeon, Pierre Poissant et Philippe Noireault.

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries
ARTES: 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211) - Œuvres sur papier de J.P. Riopelle.

LAIS

185 Du Palais, St-Jérôme (432-7171) - Œuvres de Michel Morin, du 3 nov. au 15 déc.

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries
ARTES: 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211) - Œuvres sur papier de J.P. Riopelle.

MUSÉE D'ART ST-LAURENT

615 boul. Ste-Catherine (747-7367) - Arts anciens et traditions artisanales du Québec - exposition permanente.

MUSÉE DE LA CIVILISATION

85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) - Objets de civilisation - exposition permanente.

MUSÉE D'ART ST-LAURENT

615 boul. Ste-Catherine (747-7367) - Arts anciens et traditions artisanales du Québec - exposition permanente.

MUSÉE DE LA CIVILISATION

85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) - Objets de civilisation - exposition permanente.

MOTS CROISÉS DU MONDE

Grid for crossword puzzle with letters and numbers.

HORIZONTALEMENT
1. Depuis Saint-Louis on essaye d'y voir plus clair. - II. Parfaitement poli, même à la campagne. Gite. - III. Reprise. Pour la pipe de Quincey.

VARIETES

AGORA DE LA DANSE: 840 est Cherrier, Montréal (525-1500) - C'est Pour Rire, théâtre clownesque, du 16 nov. au 15 déc. le sam. à 19h, le dim. à 13h et 15h.

SOLUTION DE LA SEMAINE DERNIÈRE
Horizontalement
1. Ukrainiennes. - II. Naissant. Emu. - III. Impie. Tinter. - IV. Fier. Menotte. - V. Ite. Foncée. - VI. Ça. Omise. Soc. - VII. Azer. Silo. Uï. - VIII. Terme. Favart. - IX. Recoin. Ise. - X. Usée. Patelin. XI. Rassasière.

MUSÉES

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: Cité du Havre, Montréal (873-2878) - Retrospective de l'œuvre de John Baldessari, réalisée et mise en circulation par le Museum of Contemporary Art de Los Angeles, du 10 nov. au 19 janv.

La télévision du samedi soir en un clin d'oeil

Table with columns for time slots (18h00, 18h30, 19h00, etc.) and program titles.

La télévision du dimanche soir en un clin d'oeil

Table with columns for time slots (18h00, 18h30, 19h00, etc.) and program titles.

**ARTS VISUELS**

**Artistes en miroir**

**Gilbert Boyer, Alain Fleischer**

« Artistes en miroir »  
Galerie Optica  
3981, boulevard Saint-Laurent,  
Espace 501  
Jusqu'au 20 décembre 1991

**A paraître**

Intervention hors les murs  
Librairie Champigny  
4474, rue Saint-Denis  
Jusqu'au 7 décembre 1991

**Marie-Michèle Cron**

GILBERT BOYER et Alain Fleischer se sont rencontrés au mois de janvier, dans un hôtel de Montréal, un quart d'heure. Ils ne se connaissaient pas vraiment. Au cours de son séjour à Paris, Boyer était tombé devant l'installation de Fleischer à Beaubourg, lors du 150<sup>e</sup> anniversaire de la photographie. Dès cet instant, il était fermement décidé à lui parler de fiction, mais aussi de réalité, de rêves, mais aussi de projets concrets qui viendraient cerner cet obscur objet des délites et de coupables plaisirs qu'est l'écriture. Mais pas n'importe quelle écriture. Ce serait un projet à quatre mains, un projet biphase qui leur demanderait à tous les deux de mélanger leur signature, comme d'autres leur sang, pour sceller et mettre en miroir dans une oeuvre commune, deux pratiques de la langue française parlée avec deux accents différents. Marché conclu. Les livres aux récits fictifs se dérouleraient dans un temps indéfini, au gré des événements, dans des lieux divers, sous des formes ouvertes à de multiples interprétations possibles, sans fil conducteur ou noyau central. Le prologue de cette oeuvre-miroir serait projeté dans la vitrine d'une librairie abandonnée de la rue Saint-Denis et son ébauche, sur les murs de la galerie Optica. Le Montréalais Gilbert Boyer et le Français Alain Fleischer ne font jamais les choses à moitié.

Et si la providence a bien voulu croiser leur destin, c'est que tous deux ont des propos esthétiques connexes. Gilbert Boyer avait concocté en 1986 avec sa compagne l'artiste Louise Viger, *350 degrés autour de l'objet* une sorte de roman pétri d'humour et d'ironie. À partir de tout un battage publicitaire, d'envois postaux « imaginaires », d'une exposition à l'autre bout du pays et d'objets évocateurs disséminés dans certains commerces du Boulevard Saint-Laurent, ils interrogeaient le comportement de l'artiste dans le système de l'art. Puis, de 1988 à 1991, Boyer intervint à Dazibao dans *Amé-*

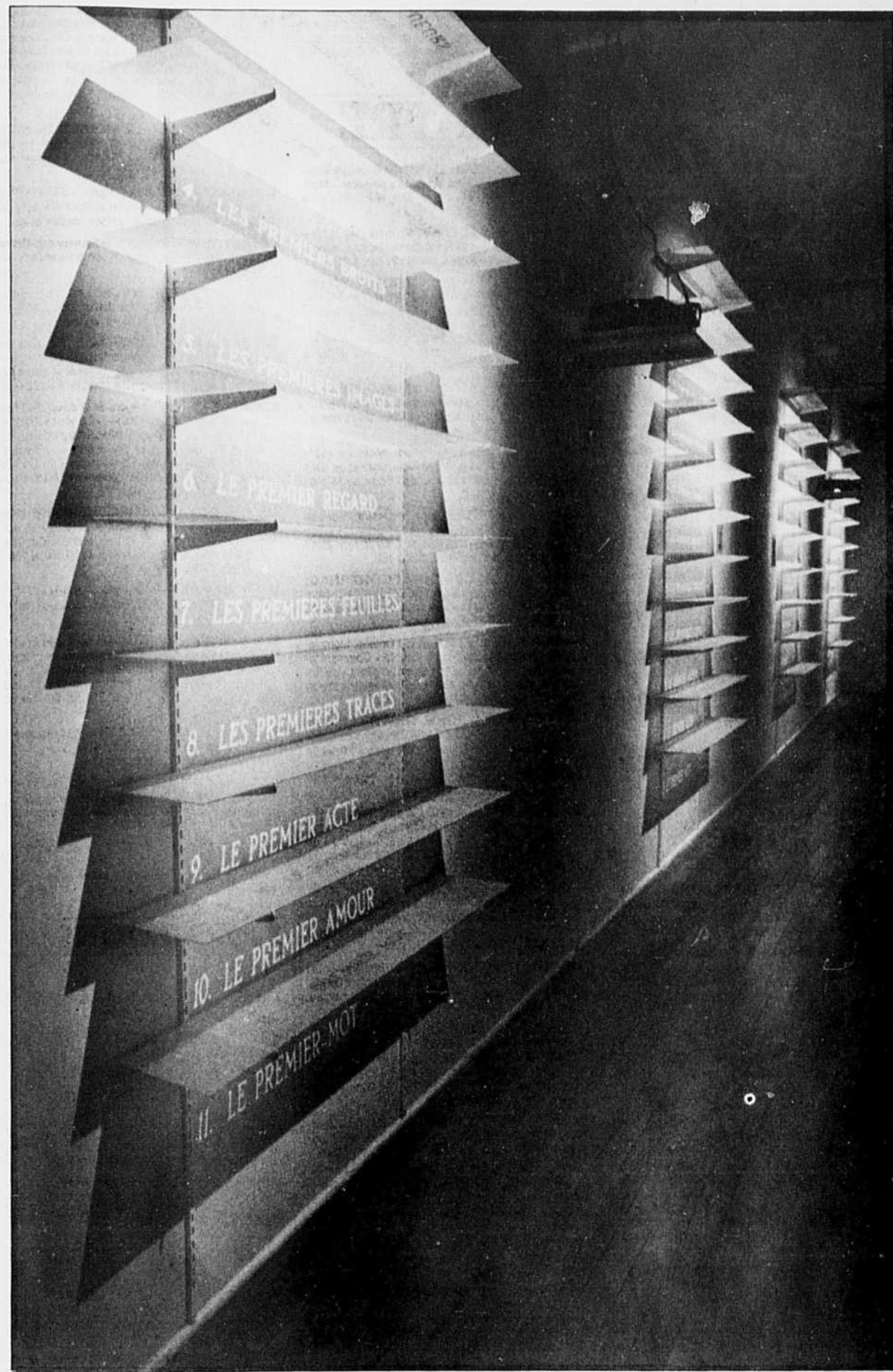
*rique poste restante*, pour canaliser afin de mieux les revisiter, histoire de l'art, personnelle et canadienne et chez Christiane Chassay dans *L'art de galerie* en jouant avec le réseau des galeries de réputation internationale. Dans cette période de dépitage ironique et onirique du milieu artistique, l'artiste détournait le regard des passants vissé sur le macadam vers le ciel, où de petits textes poétiques gravés dans des plaques fixées aux façades de certaines maisons du plateau (Comme un poisson dans la ville) les interpellaient et les invitait sur le Mont-Royal dans le cadre des Cent jours d'art contemporain 1991 (CIAC) à découvrir des disques de granit incrustés de mots poétiques (La montagne des jours). Gilbert Boyer aime beaucoup les histoires : s'il en invente, c'est aussi pour lutter contre l'oubli d'un quotidien à la fois banal et magnifique.

Alain Fleischer qui est en train de créer une École Supérieure d'Art et de Communication dans le Nord de la France, ne tient pas en place. Normal, c'est un boulimique de l'art qui n'a pas peur de risquer sa peau dans des activités parallèles, multidisciplinaires. Et celles-ci ne se gênent pas non plus pour se permuer avec éclat : photo, arts plastiques, cinéma, écriture, enseignement, rien ne résiste à sa vigilance inspirée tant dans ses installations qui se penchent, entre autres, sur le phénomène de la lumière ou bien de ses films qui réveillent de l'oubli où elles sont immergées, les images d'un passé soudainement décapé. Ainsi, dans *L'art d'exposer* il promène le faisceau d'une lampe électrique sur les peintures du Musée Condé de Chantilly au cours d'une promenade scandée par les commentaires de Louis Marin, ressuscite les maquettes architecturales plongées dans la pénombre d'Anne et Patrick Poirier en chuchotant les souvenirs du monde disparu dans *Les longs quais* ou part *À la recherche de Christian B.*, sur les traces des disparus, des anonymes, des enfants à l'aura incertain. Ce même Christian Boltanski avec qui il a développé des affinités électives dans les années 60, qui radiographie les âmes et nous laisse pantelants d'avoir été mis à nu par une phrase ou une ombre chinoise vacillante. Alain Fleischer, cinéaste de l'intime, scrute l'invisible : il aime les clairs-obscur qui se renvoient constamment leur reflet diurne et nocturne comme un miroir réfléchissant. N'est-ce pas pour lutter contre les blancs laissés par la mémoire ?

Pendant un an et demi, Boyer et Fleischer ont établi des liens épistolaires relayés par ces systèmes de communication sophistiqués que sont le télécopieur et le téléphone,

élaborant et peaufinant peu à peu ce *work in progress* insolite qui transporte désormais les marques et les indices de leurs correspondances épisodiques au-dessus des continents. Projeté grandeur nature dans la vitrine de l'ancienne librairie Champigny encore pleine de la présence virtuelle de tous les recueils qui ont garnis les rayons de ses bibliothèques, le spectre fugitif et colossal des couvertures de leur livre au titre visionnaire dont les maquettes figurent à Optica (*Vues de loin* (Vitrines), par Gilbert Boyer chez XYZ et *L'exposition de projets* par Alain Fleischer chez Gallimard), apparaît et s'évanouit à la nuit tombée telle une éclipse insolente. Puis les livres quittent leur habitat naturel, la librairie, pour hanter la galerie d'art et s'investir d'une aura singulière : ils deviennent alors une oeuvre en soi, immense, agrandie par des projections diapo, un univers privé désormais livré en pâture au public. Ici, l'acte solitaire de la lecture se fait avec les autres, les spectateurs qui passent, s'arrêtent, ajustent parfois leurs lunettes pour pénétrer avec vous dans le corps de l'oeuvre et amorcer un dialogue silencieux avec deux textes identiques ou une phrase, perverse, jaillit de l'ensemble : « Ce qui compte, c'est le premier regard ».

Le mot est lancé. Regarder, c'est mettre en lumière ce qui était dans l'ombre. Être regardé, c'est exister aux yeux d'autrui. Pourtant, si l'on s'aperçoit que les paragraphes se recourent et se confondent pour se décalquer l'un l'autre comme des frères jumeaux, on ne manquera pas de remarquer l'hétérogénéité de la typographie, de la mise en page, du titre des chapitres, de l'illustration qui les accompagnent. Cet effet d'étrangeté révèle d'un seul coup l'identité de leur auteur respectif. Pour Boyer, c'est l'image d'une table à café où l'on a posé un plan topographique, rappelant la prédilection de l'artiste pour le vagabondage des projets qui s'étaient dans le temps suivant un parcours particulier. Pour Fleischer, c'est la photographie d'un escalier tortueux qui grimpe dans le noir et qui rejoint l'inconnu. Sur le versant opposé, comme pour faire écho à cette ambiance mystérieuse, des tablettes en verre translucide gravées de titres de chapitres différents se reflètent sur les murs de la galerie. L'installation de Boyer et de Fleischer, ce tandem au verbe délié et aux origines linguistiques similaires, laisse résonner alors dans la tête du spectateur une folle envie de participer par l'imagination, au déroulement de cette histoire sans fin.



Gilbert Boyer et Alain Fleischer à la Galerie Optica.

PHOTO JACQUES GRENIER

**PETER AITKENS**  
oeuvres récentes  
jusqu'au 19 décembre

Galerie **Atelier LUKACS**  
1529, rue Sherbrooke Ouest, Montréal  
Québec H3G 1L7 (514) 933-9877  
du mar. au sam. de 9h30 à 17h30, dim. de 13h à 16h

**Champigny**  
LA PLUS GRANDE LIBRAIRIE FRANCOPHONE D'AMÉRIQUE  
EXPOSE  
**CERJ LALONDE**  
ACRYLIQUES SUR TOILE  
4380 ST-DENIS, MONTRÉAL, QC H2J 2L1 TÉL.: (514) 844-2587

**Marie-Chrystine Landry**  
oeuvres récentes  
Marie-France Giraudon, Claude Lamarche-2/NPC,  
Huguette Miron, Sarla Voyer  
oeuvres vidéographiques  
jusqu'au 22 décembre 1991  
Présence des artistes samedi 30 novembre et dimanche 1er décembre  
**Galerie Graff**  
963 est Rachel, Montréal, Qc H2J 2J4 (526-2616)  
du mercredi au vendredi de 11h. à 18h. - samedi et dimanche de 12h. à 17h.

FIN DE L'EXPOSITION  
« Décorateurs d'églises »

À l'occasion des Fêtes, le musée offre en vente un bloc-notes surmonté d'une reproduction de Marc-Aurèle Fortin.  
Une exclusivité! (10,00\$)  
Boutique: cartes de souhaits et reproductions

**Musée Marc-Aurèle Fortin**  
118 St-Pierre Vieux Montréal 845-6108  
du mardi au dimanche de 11h à 17h

**33 Peintres québécois de l'Académie royale des Arts du Canada**  
du 3 au 14 décembre 1991

**GALERIE DOMINION**  
1438, rue Sherbrooke 845-7833/845-7471  
Mar. ven.: 10h. à 17h.30 sam.: 10h à 17h

**CIRCA**  
CENTRE D'EXPOSITION ART CÉRAMIQUE CONTEMPORAIN

**sources**  
**francine larivée**  
L'exposition se poursuit jusqu'au 21 décembre  
372 rue Sainte-Catherine ouest, suite 444  
Tél.: (514) 393-8248

**JOURNÉE MONDIALE DU SIDA**  
Dimanche 1er décembre

Entrevue vidéo avec le collectif d'activistes américains **Gran Fury** (projection continue)

Des représentants du Comité Sida Aide Montréal (CSAM) animeront un kiosque d'information \*

Exposition: **John Baldessari**  
Présentation de 3 films de l'artiste  
30 novembre et 1er décembre à 14 h

Prochain épisode...  
Rencontre avec l'artiste **Muntadas**  
Université Concordia, édifice VA (Visual Arts), local 114  
Lundi 2 décembre à 10 h 30

\* Toutes les sommes recueillies à l'entrée du Musée le 1er décembre seront versées au CSAM.

Cité du Havre (514) 873-2878

**MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL**

**Un carrefour intercontinental**  
L'échange extraordinaire entre les cultures de la Sibérie et de l'Alaska.

**Ne manquez pas votre chance, il n'y en aura pas d'autre!**

Après douze ans de gestation, voici « Un carrefour intercontinental », une exposition où l'on retrace l'épopée des autochtones de la Sibérie et de l'Alaska qui, des siècles durant, ont échangé fraternellement techniques et coutumes. Manteaux iridescents en peau de saumon, parkas de peaux d'oiseau, vêtements faits d'intestins de morse, masques majestueux et couvre-chefs stupéfiants : six cents artefacts rares, dont la plus grande partie n'ont jamais été exposés en Amérique du Nord, ont été rassemblés afin que vous puissiez les admirer.

**FIN DE SEMAINE «INTERCONTINENTALE» À HULL/OTTAWA**

Forfaits à partir de **59\$** la nuit.\*

\*Selon la disponibilité. Tous les forfaits comprennent l'hébergement et l'entrée au MCC. Hébergement gratuit pour les enfants de moins de 12 ans. Communiquez avec l'hôtel de votre choix pour plus de renseignements.

En prime! Profitez de votre passage pour aller voir les ROLLING STONES AU MAX. Billes en quantité limitée. Renseignements à l'hôtel.

**Hôtel Plaza Chauchière** (819) 778-3880  
**Quality Inn** (819) 770-8550  
**HÔTEL RAMADA** 1-800-567-9607  
**Radisson** 1-800-333-3333  
**Doral Inn Hotel** 1-800-26-DORAL  
**Skyline Hotel** 1-800-567-3600  
**Voyageur** Départ toutes les heures (514) 842-2281

**MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS** **CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION**

**ARTS VISUELS**

# Le corps fantôme

**Marie-France Brière**

La Centrale  
279, rue Sherbrooke ouest.  
Jusqu'au 8 décembre

**Marcel Barbeau**

Maison de la culture  
du Plateau Mont-Royal  
465, rue Mont-Royal est  
Jusqu'au 1er décembre.

**J.W. Stewart**

Galerie Waddington à Gorce  
2155, rue Mackay.  
Jusqu'au 5 décembre

**Jean Dumont**

LES MOTS et les images qui, montant du fond archaïque, viennent spontanément meubler notre esprit, quand nous pensons au phénomène de la mémoire traduisent assez éloquentement l'idée que nous nous faisons du monde, ainsi que le type de rapport que nous entretenons avec lui. L'association la plus courante est, par exemple, celle de la mémoire et de la trace. Nous laissons quelque part notre empreinte, visible, physique. Nous marquons le monde.

Notre mémoire semble être avant tout celle de l'apprentissage d'une prise de possession. Et le discours est habile à dire cette conquête, lui à qui on reproche tant, de nos jours, son pouvoir de nommer. Nous héritons de notre mémoire culturelle un monde-nomenclature, dit tout entier dans l'énumération infinie de ses éléments et de ses objets, ce mot étant pris dans son sens large. Mais qu'advient-il des pouvoirs du discours quand la mémoire remonte, au-delà de celle des objets, à celle, bien plus confuse, des choses définitivement innommées par la culture parce que d'avant son temps, ces choses dont le philosophe disait justement que « qui s'y intéresse y perd sa langue » ?

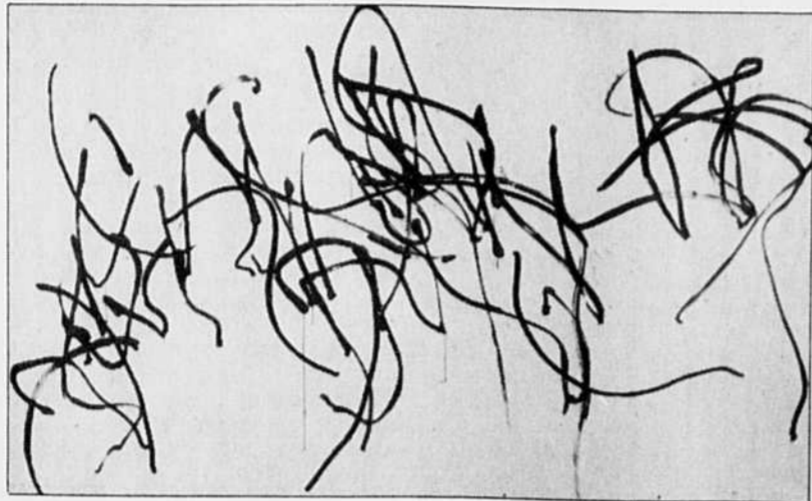
En réfléchissant sur cet état indiscerné et mouvant, la pensée moderne a tiré la notion d'un monde où la définition des relations entre les objets prendrait le pas sur la désignation des objets eux-mêmes, et dont la mémoire nous livrerait l'héritage de l'expérience que nous en avons faite depuis l'origine, plutôt que celle de son impossible prise de possession.

Par définition, l'expérience est indicible: elle est toujours d'avant la

langue. Et c'est exactement là que réside la difficulté pour celui ou celle qui veut parler du récent travail de Marie-France Brière. Les pièces qui composent son installation à la Galerie La Centrale font référence, non au corps lui-même, mais à l'expérience qu'il a du « faire » de la sculpture. Une activité du corps qui n'énumère pas dans le temps la trace des gestes, mais qui s'inscrit tout entière dans son résultat, absorbant de ce fait le corps lui-même dans la sculpture, n'en faisant donc pas un corps absent, (il est là, tout entier), mais un corps immémorial, non nommé par le temps, et indiscernable de la matière qui en est l'expérience.

L'oeuvre de Marie-France Brière

sultent des oeuvres, couchées au sol comme des tombeaux, dans lesquelles la mémoire des gestes mille fois répétés de la taille s'est déposée, sans identité particulière, sur une surface qui paraît avoir été travaillée par un outil anonyme. Je viens de parler de tombeaux: chassez de votre esprit cet aspect funèbre pour visiter l'exposition. Cette installation est bien sûr une oeuvre de méditation, mais qui a beaucoup plus à voir avec un temps qui ne pouvait encore dire le corps, donc sa précarité, qu'avec un temps qui en dirait la chute et la fin. Ces pièces ne sont pas des tombeaux mais peut-être plutôt le témoignage des premières manifestations d'un humain têtù, qui n'avait pas encore levé les yeux vers le ciel



La danse et l'espoir, de Marcel Barbeau.

a toujours tourné autour d'une présence elliptique du corps, mais la présence-absence de celui-ci était toujours signalée par des symboles qui le nommaient. Les patrons des robes en disaient les limites, les robes elles-mêmes, dans le flou de leurs formes, en livraient les possibilités, les empreintes sculptées témoignaient de son histoire. Et, puisque nous pouvions parler d'histoire, c'était la preuve que nous étions bien sur le versant culturel du monde.

Il en est tout autrement aujourd'hui, et le titre de l'installation, « Fantômes », dit bien cette ambiguïté entre l'absence et la présence. Il fait référence au « membre fantôme », défini comme « le membre que certains amputés ont la sensation de posséder encore, traduisant la persistance de la conscience du corps dans sa totalité ». Tous les mots que l'artiste emploie pour parler de son travail disent d'ailleurs, comme le membre fantôme, les relations entre les choses plutôt que les choses elles-mêmes. Elle parle, par exemple, du processus d'élaboration des pièces comme d'une « expérience, un dialogue entre le mou et l'imperturbable », elle note « la résistance de la matière »...

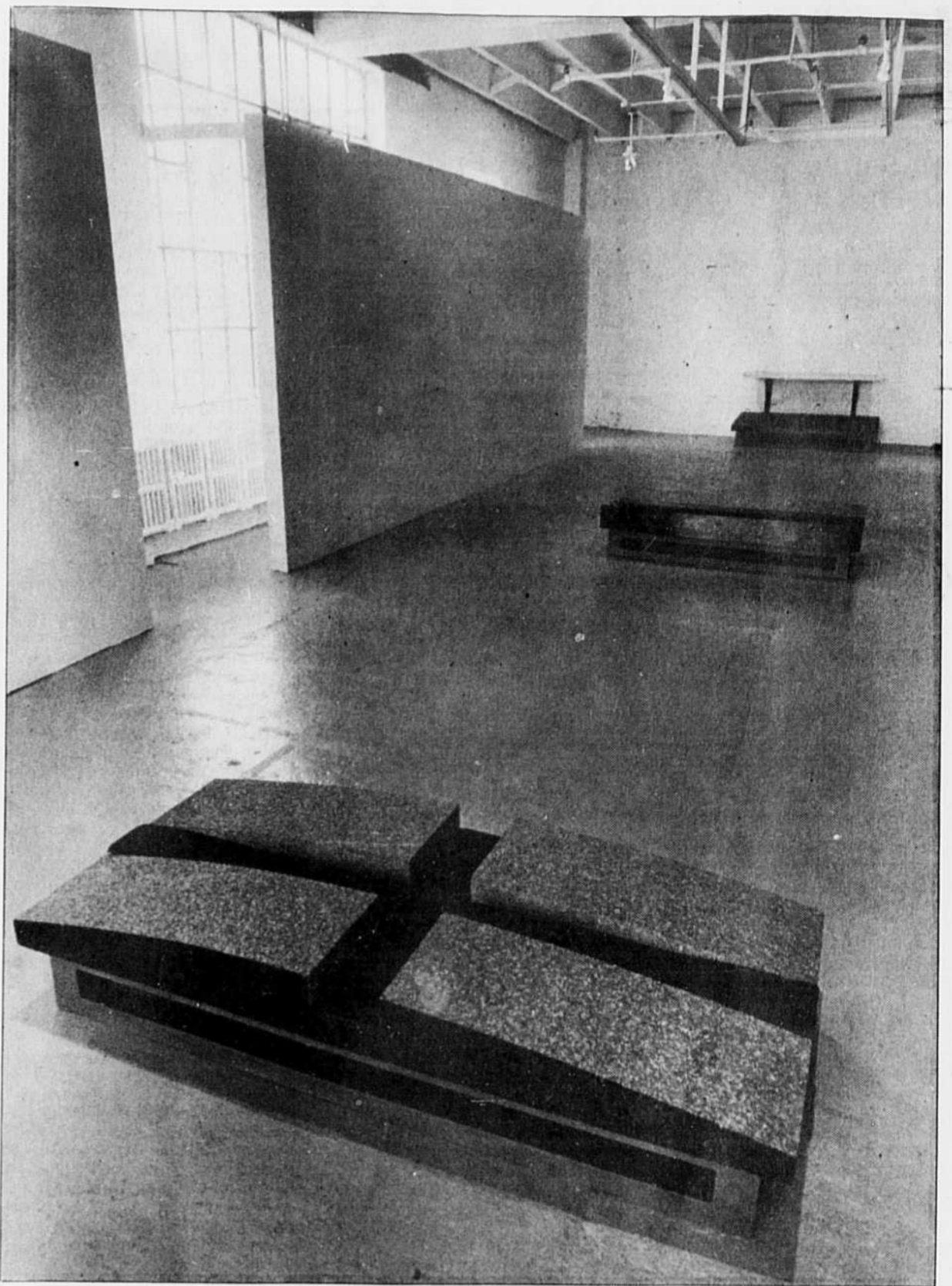
De ce dialogue, entre le corps de l'artiste et le granit des pierres, ré-

et pensé à dresser ses pierres vers son leurre.

Vous pouvez visiter cette installation en y retrouvant, si vous le désirez, tout le vocabulaire de la sculpture, depuis le matériau jusqu'au socle, du toucher des surfaces au découpage de l'espace horizontal. Mais elle vous fera sentir aussi, à cause entre autre, de l'importance qu'y prend le sol, avec quel talent Marie-France Brière a su rendre minimale la distance séparant l'artiste de sa sculpture, la pierre du monument et la nature de la culture.

En voyant, à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, les dessins grand format, échelonnés entre 1954 et 1977, de Marcel Barbeau, on ne peut évidemment éviter de penser également à cette présence-absence du corps au sein des oeuvres qui était une des marques de l'Automatisme. Dans ce cas là cependant l'expérience tirait plus du côté de l'esprit, et du psychisme, que du corps lui-même.

Dans le monumental dessin-performance, réalisé au studio de danse Nouvel Aire, en 1977, (je me souviens avoir assisté à une performance semblable de Barbeau, dessinant spontanément, à partir de film et de percussions, au Musée d'art contemporain, en 1978), le corps était avant



Marie-France Brière expose à la La Centrale.

PHOTO JACQUES NADEAU

tout un instrument obéissant, aussi neutre que possible à l'intérieur de ses paramètres, aux impulsions non pensées de l'artiste. Quoiqu'il soit bien difficile, à partir d'une certaine réalité et d'une certaine profondeur de l'automatisme, de faire la distinction entre la mémoire du corps et celle de l'esprit.

Ne manquez pas, lors de votre visite, de faire la comparaison entre un petit fusain sans titre, de 1957, et les grands dessins cursifs comme le Nu, ou Tendresse, et quelques autres, datés de la même année, vous y découvrirez toute la diversité de la

palette de Marcel Barbeau, tandis que dans l'entrée, de nombreuses de l'époque rafraîchiront les souvenirs de ceux qui ont tendance à en minimiser l'importance.

La qualité du travail de J.W. Stewart vaut certainement le déplacement chez Waddington à Gorce, où son exposition, basée elle aussi sur la mémoire, parle cependant d'un passé plus récent, moins enfoui que celui qui est en jeu dans les deux autres. Ses extraordinaires xéroglyphes sur papier de riz, réhaussées de collages et constructions divers, ramènent le spectateur au temps du grimoire. Les anciennes sciences mathématiques et physiques y affleurent dans les traces d'écritures et les croquis à demi effacés de la

surface. La démonstration y frôle encore la croyance... J'aurais aimé, parfois, qu'elle y frôle aussi le doute.

Le défaut de l'écriture, quand elle est employée de façon trop explicite dans les oeuvres plastiques, est de rendre difficile le recul et la distanciation. Sensibilisé sans doute par l'actualité récente, j'avoue avoir éprouvé de la difficulté à apprécier d'un oeil serein, Apocrypha, une oeuvre d'une merveilleuse technique, mais où s'inscrivent ces mots: « Les peintres doivent être blâmés quand ils peignent des choses contraires à notre Foi ». Les erreurs du passé devraient toujours être critiquées si on ne veut pas qu'elles se perpétuent. Ou peut-être n'avais-je le sens de l'humour!

**AFFICHES  
ENCADREMENT  
LAMINAGE**

**atelier 68**  
COIN ST-LAURENT ET FAIRMOUNT  
276-2872



## SUZOR-COTÉ CULLEN

DU 22 NOVEMBRE 1991 AU 2 FÉVRIER 1992 À LA MAISON DES ARTS DE LAVAL

Après le succès remporté par l'exposition Pellan / Gagnon / Fortin voici:  
«Couleur et lumière: les paysages de Cullen et de Suzor-Coté»  
L'un des événements majeurs de la saison culturelle 91-92 dans la région métropolitaine.

Ouvert tous les jours de 10h à 19h, les vendredis et les samedis jusqu'à 21h  
à la Maison des arts de Laval, 1395, boul. de la Concorde Ouest, Laval, 662-4442

**Jacques Hurtubise**  
salle principale

**David Maes**  
1ère salle

Jusqu'au 12 janvier 1992  
Avec la participation du  
ministère des Affaires  
culturelles du Québec

1192, rue Beaudry, Montréal  
(Québec) Canada H2L 3E4  
Tél.: (514) 521-2141  
Télex: (514) 521-6678

**J.W. STEWART**  
Oeuvres récentes  
jusqu'au  
15 décembre

**WADDINGTON  
& GORCE INC.**  
2155 rue Mackay, Montréal,  
Québec, Canada H3G 2J2  
Tél.: (514) 847-1112  
Fax: (514) 847-1113

**LÉON BELLEFLEUR**  
oeuvres récentes  
vernissage mercredi 4 décembre de 17h à 19h  
du 30 novembre au 21 décembre

**GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY**  
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464  
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

**MICHEL PELLUS**  
Lancement de la sérigraphie **Cinq hommes en ligne**, édition 99  
**Dimanche le 1er décembre de 10h à 17h00**  
en présence de l'artiste.  
Quelques nouveaux tableaux seront présentés.

**Galerie Parallèle Linda Thibodeau**  
297, rue Principale, Saint-Sauveur (Québec) 514-227-1049

*Les cours du samedi*

**SESSION HIVER 1992**  
Cours d'arts plastiques pour enfants et adultes  
- 10 cours de 2 heures. Coût: 75\$ par enfant.  
- 10 cours de 2 h30. Coût: 94\$ par adulte.  
matériaux inclus

**NOUVEAU: 5 cours de 5 heures, incluant sorties culturelles**  
Coût: 85\$ par enfant  
Début des cours: le 18 janvier 1992  
Inscription: par téléphone, le 14 décembre 1991, de 9h à 12h  
au 987-3579 ou 987-3453.

**Université du Québec à Montréal**